

Henri Raymond

collection eupalinos
série architecture et urbanisme

L'architecture, les aventures spatiales de la raison

Préface de Jean-Pierre Frey

Parenthèses

En couverture :

Les Tours Aillaud (tours nuages) — Cité Pablo Picasso
[Émile Aillaud architecte, 1973-1981], Nanterre (92), 2012.
Photographie : © Martin Argyroglo.

Préface

Henri Raymond ou l'espace d'une aventure

par Jean-Pierre Frey

Pour ceux, notamment les architectes, futurs architectes et autres fabricants d'espaces, qui ne connaîtraient pas encore Henri Raymond, disons que c'est peut-être le plus éminent penseur français de la seconde moitié du xx^e siècle ayant défriché le champ encore largement inexploré du sens social de l'architecture dans l'histoire contemporaine des sociétés occidentales. Il a ouvert les voies toujours un peu erratiques de la sociologie française vers la mise au point de nouvelles méthodes d'investigation appliquées à l'analyse de l'espace et a grandement contribué par ses enseignements et ses publications à la construction d'objets théoriques nous permettant d'espérer rendre raison de certains aspects essentiels du rapport entre les sociétés et leurs espaces.

Il fut la référence privilégiée de cette génération qu'on dit de baby-boomers — dont je suis — d'enseignants-chercheurs qui, soucieux à la fois de comprendre ce qu'était ou pouvait être l'architecture et désireux de contribuer à la réforme de la pédagogie post soixante-huitarde dans les écoles d'architecture, a contribué à l'émergence de la recherche architecturale en France. Si cet auteur est un peu injustement méconnu, ce n'est pas faute d'avoir été apprécié par ceux qui l'ont côtoyé en suivant ses cours à l'université de Nanterre ou dans diverses écoles d'architecture, notamment UP8 devenue Paris-Belleville. Il réservait volontiers, mais avec discrétion et avec une parcimonie due à une certaine paresse, sa grande érudition et ses vues pénétrantes en sciences sociales à quelques heureux élus lors de moments privilégiés autour d'un verre, d'un repas, de moments de répit et

COLLECTION PUBLIÉE
AVEC LE CONCOURS FINANCIER DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR.

COPYRIGHT © 2017, ÉDITIONS PARENTHÈSES.
www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-674-8 / ISSN 1279-7650

d'échanges furtifs dans une rame de métro, le compartiment d'un train ou, mieux, dans sa cuisine où il officiait sobrement mais régulièrement pour offrir de quoi se sustenter de façon conviviale à quelques affamés de viande grillée accompagnée de salade et d'une toujours substantifique moelle intellectuelle. Les matchs de foot ou de rugby, qu'il n'aurait voulu manquer à aucun prix au point de débrancher son téléphone pour ne pas en être distrait, lui permettaient de réunir régulièrement dans le salon de son appartement parisien de la rue Rambuteau un petit cercle de téléspectateurs assidus. Une pause café s'imposait toujours à la mi-temps. Il se disait du reste volontiers sociologue « en deuxième division » pour ironiser sur le comportement de certains de ses collègues dont il pensait non sans raison que leur soif de notoriété médiatique nuisait à la quiétude réflexive qui sied à tout véritable penseur. Henri Lefebvre habitait à deux pas et ils se sont vus sinon tous les jours du moins toutes les semaines pendant plus d'un demi-siècle, du lycée de Montargis où ils firent connaissance dans les années trente, lui comme élève, Lefebvre comme professeur, jusqu'à la disparition de celui-ci en 1991. La lecture fut toujours sa douce compagne quotidienne au point de constituer une sorte d'image idéale-typique de la fidélité conjugale. Avec l'ironie grinçante et malicieuse qui le caractérisait, il m'avait ainsi recommandé de me trouver un « être aimant et sachant lire » pour partager mon existence et un sort finalement pas si triste pour mener à bien l'écriture toujours un peu douloureuse des deux doctorats que je fis sous sa bienveillante direction.

Il a écrit beaucoup plus de textes qu'on ne l'imagine habituellement sans jamais avoir vraiment pris la peine de le faire savoir, laissant volontiers ce soin à ses disciples et admirateurs (flanqués de deux ou trois professeurs du Collège de France) de mettre la main dessus, comme si en bénéficier devait se mériter. On pourra aisément découvrir la partie immergée de cet iceberg littéraire dans un ouvrage que Jean Rémy appelait de ses vœux et publié en 2001 pour lui rendre un hommage mérité¹. Son art consommé de la formule acoquiné au raffinement de féroces critiques lui permettait d'ajuster de redoutables banderilles sur le dos de ses détracteurs. Son écriture, témoignant de sa sensibilité à la poésie

¹ STÉBÉ, Jean-Marc (dir.), *Architecture, urbanistique et société, Idéologies et représentations dans le monde urbain, Hommage à Henri Raymond*, Paris, L'Harmattan, 2001.

et de son imprégnation des grands textes de la littérature mondiale, est savamment calculée pour prendre le lecteur à rebrousse-poil afin de mieux le faire douter des évidences premières dans lesquelles il se réfugie souvent en ayant l'air d'avoir tout compris tout en passant inconsiderément à côté de l'essentiel. Ses phrases méritent souvent d'être relues à tête reposée, un peu comme celles de Bourdieu, mais sans que l'on ressente comme chez ce dernier une façon systématique de déjouer les pièges d'un entendement menacé par le discours journalistique en insistant sur *ce que parler veut dire*, et surtout comment il convient de lire. J'ai pour ma part suivi son séminaire de Nanterre avec une persistance qui tenait d'une familiarisation filiale confinante à l'acharnement thérapeutique. Cette assiduité devait m'amener de 1978 à 1989 à le seconder puis à le remplacer dans les enseignements de sociologie qu'il avait initiés à l'École d'architecture de Paris-Belleville. Il avait en effet contribué avec Bernard Huet et Roger-Henri Guerrand à la mise en place dans cet établissement d'un système pédagogique ménageant une large place aux analyses historiques et à la contribution de sciences sociales conçues pour modifier profondément un art du projet tourné vers une réponse attentive et adaptée à la demande sociale. J'avais pour ma part toujours été particulièrement sensible à ses doctes énoncés professoraux truffés de trivialités populaires.

J'avoue avoir mis un certain temps à bien saisir la différence qu'il propose ici entre « représentation de l'espace » et « espace de représentation », mais la lecture de Gaston Bachelard, de Georges Canguilhem ou de Michel Foucault, mais aussi de Pierre Francastel et de Philippe Boudon, m'a permis de mieux faire la différence entre les images et réalités figuratives propres à la culture savante de l'architecte et celles du commun des mortels. L'architecture s'oppose donc au vernaculaire en vertu de différences d'abstractions et d'objectivations de la supposée réalité matérielle par le biais de nouveaux objets figuratifs. Cette instrumentalisation de l'espace n'est réalisable que grâce à l'instauration d'une nouvelle division entre un travail manuel (d'exécution sur le chantier) et un travail intellectuel (de conception en chambre) qui s'amorce dans le monde occidental à la Renaissance. Avec la diffusion de ce procès qui accompagne l'extension du mode de production capitaliste de l'espace, un nombre grandissant d'édifices témoignera d'une rationalité aventureuse

dont Raymond nous laisse entrevoir les coulisses. Une épistémologie de l'espace alliée à une socio-anthropologie de la connaissance vient donc étayer la réflexion sur l'émergence du concept d'architecture. Si l'idée de représentation prise au sens commun permettait de faire admettre que les habitants puissent signifier ce qu'ils voulaient qu'on perçoive d'eux dans certaines parties privilégiées de leur habitation — comme le salon ou la façade de leur édifice —, l'acception de cette expression — que Bachelard nommait « espace de configuration », opposée aux multiples représentations qu'engendrent les usages ordinaires de l'espace — était destinée à nous inciter à emprunter les voies délicates des approches épistémologiques et philologiques des mots de l'habiter et d'un vocabulaire proprement architectural encore trop peu rigoureux.

C'est avec l'ambition de faire écho à ses énoncés savoureux que j'ai publié quelques-uns de ses aveux sur les étapes intellectuelles et les itinéraires géographiques et institutionnels de son existence². La parole fut toujours chez lui un objet d'attention, une matière à réflexion et une source inépuisable de sens dont il sut apprécier la richesse irremplaçable et les trésors les mieux partagés. Elle permet en effet de rendre l'organisation sociale d'autant plus intelligible que les énoncés de l'homme du commun participent de l'organisation pratico-symbolique de la vie sociale quotidienne ordinaire *dans* l'espace, mais aussi *de* l'espace telle qu'elle fait l'objet de réflexions plus savantes et spécialisées³. On est ici à la conjonction des profondes intuitions d'Henri Lefebvre sur le fonctionnement toujours un peu mystérieux de la vie quotidienne⁴, d'un Lévi-Strauss sur la dénomination différentielle dans le décodage anthropologique des visions mythiques du monde et de ses espaces et d'un Roland Barthes sur le sens des gestes anodins mais non moins mythiques du monde moderne⁵. En proposant de s'insurger contre le degré zéro de l'écriture dans lequel se confinent avec obstination les textes d'une bureaucratie touche-à-tout mais aux vues

² FREY, Jean-Pierre, *Henri Raymond : Paroles d'un sociologue, vers une histoire architecturale de la société*, Paris, L'Harmattan, 2006.

³ LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974.

⁴ LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, tome 1 : *Introduction*, tome 2 : *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, tome 3 : *De la modernité au modernisme*, Paris, L'Arche, 1958, 1961 et 1981 ; *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.

⁵ BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

obtuses, le Barthes des *Éléments de sémiologie*⁶ devait résolument stimuler la réflexion des sociologues ainsi formés à Nanterre sur la richesse du sens des turpitudes enrichissantes de *l'uomo qualunque*⁷.

Coincé entre les surdités congénitales de la technostruc-ture dénoncées en fanfare par Lefebvre⁸ et le discours tapageur des architectes prétendant livrer un ordre esthétique à l'admiration muette des habitants et doublé d'une fonctionnalité d'autant moins pratique qu'elle visait à s'imposer de façon homogène à tout le monde et de façon identique en tout lieu dans le monde entier⁹, la parole des habitants avait bien du mal aussi bien à se faire entendre qu'à s'exprimer. Le confort clinquant de la modernité des grands ensembles de l'après Seconde Guerre mondiale n'a pourtant jamais faire taire l'envie et étouffé le rêve d'un espace domestique dédié à la famille restreinte et protégé du voisinage que représente l'habitat pavillonnaire. Refuge contre l'adversité dans le monde chaotique d'un travail en miettes, lieu privilégié de la reconstitution bricolée de l'intégrité de l'être moyennant certes des abnégations financières mais compensées à peu de frais par le jardinage et un paysagisme rocailleux bâtissant un imaginaire vernaculaire fait d'exotisme et d'évasion, l'habitat pavillonnaire confine au sacré. C'est à l'exploration de cette part maudite d'une *société bureaucratique de consommation dirigée* en quoi consiste d'un côté l'espace modestement domestiqué de l'univers pavillonnaire, de l'autre les évasions promises par le développement des loisirs qu'Henri Raymond consacrera l'essentiel de ses premiers écrits. C'est en visant ces deux lignes de fuite de la banalité quotidienne que furent entreprises les fameuses analyses sur le pavillonnaire, mais aussi celles, moins connues, sur le Club Méditerranée¹⁰ et l'habitat de loisir¹¹, sorte d'envers utopique du décor du

⁶ BARTHES, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, suivi de : *Éléments de sémiologie*, Paris, Seuil, 1972.

⁷ RAYMOND, Henri, « L'uomo qualunque, propos recueillis par Thierry Paquot et Annie Zimmermann, le 31 mai 1999, à Paris », *Urbanisme*, n° 307, juillet-août 1999, p. 64-68.

⁸ LEFEBVRE, Henri, *Vers le cybernathrope : contre les technocrates*, Paris, Denoël-Gonthier, 1967.

⁹ LUGASSY, Françoise, *Le Discours idéologique des architectes et des urbanistes, Document de travail 16, Action concertée de recherches urbaines*, Paris, Système économique urbain, 1972 ; « Caractéristiques psychologiques et idéologiques des architectes », *Les Espaces de l'architecture et des architectes*, Cahiers de l'École d'Architecture de Nancy, n° 1, mai 1973.

¹⁰ RAYMOND, Henri, « L'utopie concrète, recherche sur un village de vacances », *Revue française de sociologie*, vol. 1, n° 3, juillet-septembre 1960, p. 323-333.

« métro-boulot-dodo ». Encore fallait-il non seulement prêter l'oreille pour entendre ce que les gens ordinaires ont à dire, et apprendre à écouter pour pouvoir regarder cette réalité en face. Là où les architectes ont spontanément tendance à détourner le regard pour échapper au spectacle vulgaire des masses populaires et mieux se voiler la face sur la banalité affligeante de la stupide et ineffable existence du citoyen ordinaire venant gonfler inconsidérément les effectifs des classes moyennes des Trente Glorieuses, le sociologue est censé observer en silence et écouter attentivement avant de prendre la parole pour énoncer sous une forme plus distancée la réalité observée. Ce silence aussi attentif que respectueux de la parole livrée par ceux à qui on ne la donne qu'avec méfiance et parcimonie pour mieux leur faire acquiescer des décisions déjà prises par ailleurs a de quoi contrarier la transcendance de l'égo architectural de tout élève apprenant tête baissée l'art du projet. Pour tuer dans l'œuf les ricanements goguenards des bâtisseurs de l'habitat prétendant construire l'avenir radieux de l'humanité moderne, Henri Raymond nous recommandait d'écouter avant de juger, d'entendre avant de répondre, de se mettre au service de l'habitant plutôt que de chercher à lui imposer des solutions. « Écoutez ce qu'ils disent ! » nous invectivait-il lorsque, par indiscretion et non sans quelque jubilation, nous surprinions les savoureuses phrases lâchées par une ménagère au cabas hérissé de poireaux dans les allées du marché ou par un quidam accoudé au zinc du bistrot du coin. C'est que, pour ce qui est du pratico-symbolique, *l'usager a toujours raison*, ne serait-ce qu'en vertu de son poids démographique et de son indéfectible persistance à être là en permanence et à réitérer ses faits et gestes quotidiens avec autant de candeur routinière que de virtuosité. « On ne peut rien faire contre les concierges », ajoutait-il non sans quelque affliction, car ils sont là en permanence à tout observer, contrôler et commenter... Ces « affreux, sales et méchants » dont se composent les masses populaires constituent à ses yeux le tribunal suprême de la qualité architecturale et des professionnels dont le principal mérite gagnerait à être dans le soin mis dans des prestations de service plutôt que dans une créativité débridée. Sujet transcendantal kantien dont

¹¹ RAYMOND, Henri, « Tourisme social et loisirs, l'espace des alternatives », *Temps libre*, n° 5, printemps 1982, p. 101-109.

la raison pratique impose ses impératifs catégoriques, l'usager accède ainsi au statut respectable de sujet historique.

Les réflexions engagées sur la parole des habitants et le sens qu'elle prend selon ses lieux d'énonciation et les configurations spatiales sur lesquelles elle porte devaient donner lieu à la thèse de troisième cycle en sociologie qu'Henri Raymond a soutenue sous la direction de Jean Stoetzel en 1968, année de libération de la parole s'il en fut... Préparée au sein de l'Institut de sociologie urbaine en collaboration avec l'équipe réunie par Henri Lefebvre pour travailler sur les pavillonnaires et composée de Nicole et Antoine Haumont et Marie-Geneviève Dezès, épouse Raymond, elle a pour titre *Une méthode de dépouillement et d'analyse de contenus appliquée aux entretiens non directifs*. Soutenue en Sorbonne devant un jury composé d'Henri Lefebvre et de Roland Barthes, elle n'a été publiée que tardivement ¹² bien que constituant une innovation méthodologique notoire. Passionné depuis son plus jeune âge de découvertes scientifiques, Henri Raymond considérait que les avancées scientifiques procédaient plus d'une réorganisation critique et raisonnée des connaissances existantes que de la découverte ingénue de nouveaux territoires d'investigation. Ce qui ne l'empêchait pas de s'attacher à observer les faits sociaux injustement négligés ou déconsidérés, ressortissant à des domaines ne retenant que très marginalement l'attention des doctes disciplines reconnues par les institutions. Ce fut notamment le cas de la vie urbaine et de la place que l'architecture devait y tenir pour ce qui concerne cette branche de la sociologie qu'il a contribué à faire advenir.

Le rapport entre l'habitat et les *habitus* (ou modèles culturels) de l'habiter dont il est question à propos des pavillonnaires est une chose, le rapport des usagers à l'architecture en est une autre. Et se poser la question de *savoir ce qu'on a pu laisser de côté quand on a trouvé quelque chose* devait lui faire ouvrir les portes d'un domaine étrange dont les architectes défendaient jalousement le territoire. Il devait pourtant rapidement se convaincre que son objet leur appartenait en somme fort peu compte tenu de ce qu'ils étaient capables d'en dire. Pour les citoyens ordinaires, l'architecture rime avec quelques édifices monumentaux, grands

¹² RAYMOND, Henri, *Paroles d'habitants, une méthode d'analyse*, Paris, L'Harmattan, 2001.

équipements de prestige loin de la banalité des logements dans lesquels ils se réfugient ou se recroquevillent. Quant aux architectes, ils constituent à leurs yeux un milieu professionnel dont ils se méfient non sans raison au point de souhaiter se dispenser de services dont ils perçoivent mal l'utilité. Pour les architectes, ce qu'ils considèrent comme leur domaine de prédilection se doit d'échapper au vulgaire et s'extirper de l'anonymat. Grands noms de supposés créateurs d'exception et œuvres à l'esthétique remarquable peuplent le musée imaginaire où ils entendent se disputer une notoriété. Mais que dire de l'architecture au-delà des monographies d'architectes, des procédés techniques de construction ou des maigres règles de composition ou de la succession des styles et autres embryons — au demeurant d'autant plus idéologiques qu'ils sont en général dissociés des réalités pratiques et de leurs usages sociaux — des traités et des doctrines ? Bien que les énoncés d'ordre pédagogique dans l'apprentissage du projet soient plutôt laconiques ou confinent au bavardage sur de vagues intuitions créatrices, l'architecture sera plus considérée au départ par Raymond comme un fait de langage que composée d'un ensemble d'édifices réalisés ou même simplement projetés. L'opposition entre le discours des architectes et la parole des habitants avait de quoi devenir stimulante dans la réflexion sur l'espace comme univers pratico-symbolique. Dès lors, il s'est agi de défendre l'idée que les compétences et performances des usagers étaient de nature à participer de l'identification du sens « social » d'une architecture réconciliée avec les attentes des destinataires des édifices. Il convenait donc de concevoir l'architecture érigée en concept en tant qu'expression d'un rapport social de production et de consommation de l'espace plutôt que comme l'ensemble d'attributs formels d'objets bâtis ou parfois même réduite à de simples plans confinés dans des cartons à dessins.

C'est sa rencontre, ses affinités électives et les travaux sur l'urbanistique baroque avec Bernard Huet qui le tirèrent résolument du côté de l'architecture¹³. Les étudiants tant d'UP8 que de l'université de Nanterre y furent sans doute aussi pour beaucoup en lui fournissant des cohortes de stimulants compagnons de route dont il suivait ou orientait plus qu'il ne dirigeait vraiment les travaux. Les multiples paradigmes

¹³ RAYMOND, Henri, HUET, Bernard, DUFOUR, Liliane, *Urbanistique et société baroques*, Paris, Ministère des Affaires culturelles/DGRST/IERAU, 1977.

de la recherche architecturale naissante aiguillonnèrent les réflexions. L'Architecture avec un grand A des architectes de renom (mais à l'historiographie constamment revisitée et révisée) s'opposa au simple bâtiment ou à l'habitat vernaculaire. Les créations uniques et œuvres d'exception s'effacèrent devant les dispositions ordinaires et communément ordonnées de types architecturaux¹⁴. Par leur large diffusion et leur façon de parler au sens commun, les types architecturaux s'imposent par leur valeur sémantique et leurs subtilités sémiologiques au point de faire admettre tout l'intérêt que représente la petite monumentalité domestique dans le rapport que la société entretient avec un espace tant réel qu'imaginaire. Le concept de « type » permet de s'affranchir de l'obstacle épistémologique que constitue l'idée que l'architecture serait un objet d'exception sorti de l'activité créatrice d'un concepteur alors qu'elle s'avère l'objectivation de rapports sociaux entre le programme et le projet, entre une commande et une construction, une formulation et une formalisation¹⁵, entre une demande sociale et une réponse plus ou moins conforme aux *habitus* et donnant lieu à des appropriations multiples. L'espace n'a pas de sens en soi. Le sens est une donation opérée conjointement, souvent concurremment et parfois contradictoirement par ceux qui manipulent l'espace physique en se l'appropriant et ceux qui en façonnent les traits dominants en l'instrumentalisant, via la figuration graphique notamment. Les travaux de l'épistémologie génétique d'un Piaget et de la sociologie des œuvres d'une culture iconologique d'un Francastel ont joué un rôle considérable dans l'idée que l'espace procède d'une instrumentalisation, qui se joue finalement dans l'organisation d'un travail divisé où s'affrontent des vues, visées et visions différentes selon les groupes sociaux, les savoirs, savoir-faire et l'institutionnalisation juridique de la production de l'espace. Les publications de Manfredo Tafuri¹⁶ vinrent conforter dans les années soixante-dix et quatre-vingt l'idée que Raymond se fit d'une définition de l'architecture comme conceptualisation des raisons spatiales de l'organisation sociale.

¹⁴ RAYMOND, Henri, «Habitat, modèles culturels et architecture», *Architecture d'Aujourd'hui*, n° 174, juillet-août 1974, p. 50-53.

¹⁵ RAYMOND, Henri, «Commuter et transmuter : la sémiologie de l'architecture», *Communications*, vol. 27, n° 1, 1977, p. 103-111.

¹⁶ Notamment TAFURI, Manfredo, *Théories et histoire de l'architecture* [1970], Paris, Éditions de la SDAG, 1976.

C'est en 1980 seulement, c'est-à-dire vingt-deux ans après la soutenance de sa thèse de 3^e cycle et après en avoir dirigé plusieurs dizaines d'autres, qu'Henri Raymond soutint à Nanterre, où il était toujours maître de conférences, une thèse d'État ayant pour titre *L'Architecture, approche d'un concept*. Assez logiquement, Lefebvre en fut le directeur. Michel Clouscard, fidèle compagnon de route au marxiste hégélien proche de celui de Lefebvre, rempile avec l'enthousiasme et la gentillesse qui le caractérisaient. L'ami Barthes aurait été de la partie si son stupide accident ne l'avait enlevé prématurément à l'affection de ses admirateurs. C'est un autre professeur au Collège de France, Emmanuel Le Roy Ladurie, qui devait très distraitement le remplacer. René Bureau, professeur d'ethnologie, représentait l'Université de Nanterre, Pierre George, la géographie urbaine de la Sorbonne, et Bernard Huet, l'architecture, au titre d'invité extérieur au monde universitaire. C'est la matière de cette thèse qui devint, grâce aux efforts conjoints de Vincent Grimaud et de Danièle Wosny au Centre de création industrielle, le quatrième volume de la trop furtive collection « *alors* : » du Centre Georges-Pompidou.

L'hypothèse selon laquelle l'architecture ne peut être expliquée que si elle permet d'expliquer l'organisation sociale selon de nouvelles sources et aspects jusqu'alors négligés devait permettre d'aller au-delà d'une *histoire sociale de l'architecture* et de fonder sur des bases plus larges ce qu'on devait appeler une *histoire architecturale de la société*. Cette démarche initiée par Raymond prend à revers l'idée que la sociologie serait une discipline déjà élaborée par ailleurs et qu'il suffirait d'adjoindre à l'apprentissage du projet dans la pédagogie des écoles d'architecture. On avait pris hâtivement l'habitude de la requérir pour y chercher de bonnes raisons d'imposer un projet à un habitant — qui n'en peut mais — ou de trouver des arguments pour le convaincre ou se l'assujettir alors qu'il s'agissait de construire une véritable sociologie de l'espace se démarquant de ses autres objets de prédilection. Pour les architectes de son auditoire, il s'agissait d'opérer un repli douloureux de la propension acquise dans l'apprentissage du projet de vouloir à tout prix imposer ses vues pour esthétiser le monde. Il s'agissait aussi de passer d'un élan inductif tendu vers la volonté de bien faire à la place des autres ou en leur nom à un raisonnement déductif plus modeste mais non moins ambitieux

sur le plan scientifique. S'insinuait ainsi le doute sur le fait que la modernité puisse échapper au travers d'un enfer bardé de bonnes intentions. On admettait aussi bien mieux que les objets de consommation puissent satisfaire les habitants, même si on pouvait en déplorer le goût, au demeurant de plus en plus raffiné grâce aux efforts du design. Nous avons donc ainsi appris à mettre en sourdine nos jugements esthétiques toujours spontanément péremptoirs et méprisants en réalisant progressivement le rôle d'obstacle épistémologique qu'ils pouvaient constituer dans l'appréciation de la valeur sociale des choses¹⁷.

Loin de la violence symbolique que les esthètes estiment devoir imposer aux masses populaires toujours considérées comme peu ou prou incultes, l'idée d'embrayage de l'architecture sur la structure sociale indiquait clairement que tout type d'édifice n'a de sens qu'en fonction de relations spécifiques dont il fait l'objet au sein d'un processus de production de l'espace selon une certaine division du travail qui, pour tenir de faits historiques concrets, n'est pas plus extrapolable qu'il n'est censé convenir à n'importe quel groupe culturel ou social. Dès lors, ce sont les formes et degrés d'instrumentalisation de l'espace à travers un usage différentiel des images objectivées et instruments de figuration qui sont au principe d'une anthropologie de l'espace dans laquelle l'architecture appartient avant tout à l'histoire occidentale moderne et peine toujours à correspondre à la totalité des types d'édifices ou d'habitat dans les sociétés actuelles¹⁸. La sociologie de l'architecture entend ainsi rendre raison des avatars historiques, sociaux et culturels des modalités selon lesquelles chaque société se construit en façonnant son espace. C'est par la compréhension de la diversité des rapports que les groupes sociaux comme sujets historiques établissent *dans* et *par* l'espace, en s'émancipant des contingences matérielles, qu'une conceptualisation de l'espace devient possible, et que le concept d'architecture émerge.

Cet ouvrage nous offre clairement la conceptualisation la plus élaborée dont on peut disposer au tournant du XXI^e siècle

¹⁷ JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, NRF-Gallimard, 1978.

¹⁸ SEGAUD, Marion, PAUL-LÉVY, Françoise, *Anthropologie de l'espace*, Paris, CCI/Centre Georges-Pompidou, 1983 ; SEGAUD, Marion, *Anthropologie de l'espace, habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, 2007.

Avant-propos

pour apprécier l'architecture à sa juste valeur, c'est-à-dire en fonction du sens qui lui est socialement donné par toutes les parties prenantes dans une production de l'espace stimulée par les contradictions politiques et sociales qui caractérisent toute dynamique urbaine.

Jean-Pierre FREY

Architecte-sociologue, professeur émérite des Universités, École d'urbanisme de Paris

L'idée de ce travail remonte aux années soixante-dix. En 1966, en effet, des enseignants de l'atelier Arretche invitèrent une étudiante dont j'avais dirigé les travaux à faire quelques conférences sur la sociologie aux élèves-architectes. Cette étudiante déclina l'offre mais me proposa l'expérience. Je n'ignorais pas ce qu'était un atelier d'architecture, mais j'ignorais tout de ce qu'est un enseignement de sociologie pour des architectes et je ne connaissais personne qui pût m'en informer.

L'atelier Arretche se tenait alors rue Jacques-Callot, dans un bâtiment moderne dont la laideur et la tristesse laissaient bien augurer des tâches futures des élèves.

Je m'introduisis un samedi après-midi (jour prévu pour les conférences aux élèves) dans un vaste espace occupé par des tables à dessin, où élèves et enseignants grattaient et corrigeaient des projets. Je fus reçu avec une grande urbanité par le patron de l'atelier qui me fit conduire dans une salle attenante qui me sembla sale, mal éclairée, bref posséder tous les traits de déréliction d'un bâtiment occupé par des architectes. Là-dessus, les enseignants battirent le rappel dans l'atelier et je vis apparaître, un par un, les élèves intéressés par des conférences sur la « sociologie ». Louis Arretche prononça quelques paroles de bienvenue où son souci de tout ce qui est humain apparaissait très nettement ; grâce à ces paroles, je me sentis désormais projeté à des distances astronomiques de tout ce qui pouvait préoccuper véritablement les jeunes gens qui étaient venus m'entendre. Je suppose que les élèves eurent la même impression ; je n'eus pas l'audace de le leur demander.

Cette première conférence qui abordait les grands problèmes de la sociologie dans la société moderne visait à sensibiliser les élèves aux questions sociales ; elle prit ainsi cette teinte de médiocrité universitaire propre à rassurer à la fois les enseignants présents et les jeunes gens qui comprirent que je n'étais pas venu là pour troubler leurs études. Ils le montrèrent en me posant, à la fin, des questions dans le genre poli qui permet au conférencier de penser qu'il n'a pas été totalement nul. Après ce premier désastre, cet enseignement survécut assez mal. Je compris assez confusément qu'il manquait quelque chose à mes connaissances ou à ma pédagogie ; mais quoi ? Et cependant j'oserai dire ici qu'en cette année 1967 je me trouvais avoir déjà pas mal de choses à dire à des étudiants en architecture, en particulier

sur l'habitat en France puisque j'avais, avec mes amis de l'ISU, déjà terminé le travail sur « les pavillonnaires ». Ce travail ne portait pas seulement sur une forme d'habitat et un type d'occupation mais également sur des modèles culturels dont la présence, la permanence, la prégnance devaient normalement intéresser des architectes et même des enseignants.

Il était assez facile de reporter la faute sur les architectes ; personne ne s'en privait, et moi-même ni plus ni moins que les autres. L'idée d'une culpabilité architecturale avait trouvé son gîte dans la Commission de réforme de l'enseignement de l'architecture à laquelle Henri Lefebvre me fit appeler et aux travaux de laquelle je participai pendant plusieurs mois, jusqu'en mai 1968. Cette commission se réunissait un peu au hasard des salles ; je me souviens avoir échoué dans les appartements du directeur de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts. Assez rapidement, je soupçonnai mes collègues de posséder un immense savoir, de moi inconnu, qui leur permettait de parler avec une extrême assurance de ce que devait ou ne devait pas être l'architecte et de faire progresser, vers des horizons qui m'échappaient, une réforme à laquelle je n'aurais pas part.

Cette sensation d'exclusion développa en moi une angoisse charmante, celle d'un objet inconnu mais attirant ; angoisse qui était celle de l'innocence, de l'approche de quelque chose dont on ne sait même pas qu'il est « chose » ; angoisse qui me rendit assez assidu aux travaux de commissions et sous-commissions et me fit connaître un groupe de jeunes architectes extrêmement hargneux qui regardaient leurs grands aînés avec une sorte de haine dont j'approuvais le principe sans participer à son engendrement.

En fait, je parlais aux réunions de cette commission et j'en revenais avec des souvenirs assez nets ; j'avais même des idées puisque ces jeunes gens hargneux se lièrent d'amitié avec moi. Nous finissions souvent nos réunions au tabac qui fait le coin de la rue Jacob et de la rue Bonaparte ; je découvrais chez eux l'ironie de la négation : être ou ne pas être (architectes). Ce défaut engendrait lui-même une absence sur laquelle nous avions bien du mal à converger, même dans un petit groupe ; à ne parler de l'architecture qu'avec ironie, n'était-ce pas scier la branche sur laquelle nous étions tous assis ? Et, de temps en temps, je me demandais de quoi mes nouveaux amis se glorifiaient ; je ne sus qu'un peu plus tard qu'un grave conflit les opposait à leur Père et Patron : celui-là même pour qui j'avais travaillé en 1966.

Pour moi tout changeait sans changer véritablement : grâce aux relations que j'entretenais au sein de la Commission, je me trouvais adjoint-sociologue à l'Atelier collégial, dit encore du Grand Palais, qui me demanda, au début de l'année 1967-1968, un enseignement de sociologie. Le Grand Palais me fit l'effet d'une baraque en planches construite à l'intérieur d'une machine prodigieuse, inexplicablement restée au sol. Là aussi régnait cet air de déréliction, cette poussière du provisoire, ces jupes de papiers pendant aux murs qui me poursuivirent si longtemps ; tout cela ne voulait pas s'abattre, ne voulait pas s'envoler, mais restait simplement là sans que se levassent pour autant les légions de cancrelats que je recherchais plus ou

moins consciemment. Je faisais des cours en amphi et les jeunes gens étaient impolis ; les questions volaient de gauche à droite au lieu de voler de droite à gauche : c'était là tout le changement qui s'était produit depuis l'atelier Arretche.

Tout de même, une fantastique et bienheureuse confusion commençait à s'étendre sur tous les esprits ; les groupes de la Commission de réforme, dix fois élargie depuis que j'y étais entré, lui donnaient peu à peu l'allure d'une vaste « piscine aux idées » où les maîtres-baigneurs les plus étranges se rencontraient. N'importe qui pouvait désormais parler de l'architecture et de son enseignement, ou de l'enseignement tout court, avec l'espoir d'être entendu et peut-être intégré à l'Institution. Cet état de confusion s'accordait bien avec l'état d'innocence et d'imbécillité bienheureuse où je me trouvais vis-à-vis de la « chose » en question.

Tout de même, c'est au sein de la Commission que j'ai entendu parler de Vitruve. Ce nom me donnait envie de regarder en l'air ; j'imaginai des lignes tracées dans le vide, des corniches transparentes et un peu poussiéreuses. Max Querrien parlait souvent de l'« architecte vitruvien » ; j'appréciais sa grande gentillesse et son air un peu sévère, j'avais l'impression qu'il me mettrait la moyenne. Cette référence elle-même apparaissait comme destinée à mettre un peu d'ordre parmi des enfants turbulents et surtout effroyablement confus. Je ne suis pas certain que cela ait eu pour effet de faire lire les traductions de Vitruve disponibles : plusieurs essais de ma part me convainquirent de l'ingéniosité des traducteurs et de l'art des préfaciers, mais rien ne vint troubler mon angoisse ni mon innocence.

L'année universitaire 1967-1968 s'acheva dans des conditions étranges : aux rudesses hivernales du Grand Palais succédèrent les aveuglantes clartés de l'été à l'École et les élèves partirent en vacances faire du camping à Paris. Les ronéos furent nationalisées ; nous vivions alors l'hébétude d'une grande passion un peu vide, en nous cramponnant au mieux à des feuilles de papier que notre groupe, parmi d'autres, noircissait le plus souvent dans un petit appartement de la rue Jacob. Mes interlocuteurs étaient à mes yeux de grands voyageurs ; ils avaient rapporté de leurs visites à l'étranger un regard essentiel, on pourrait sans doute mieux dire une visée, si ce mot n'impliquait une attitude bien déterminée que je ne pourrais justifier ici. Pourtant, dans l'obscur où j'étais, je voyais bien cette lumière ; je la rapportais à ces continents du savoir dont je me trouvais exilé.

Si je balaie ainsi la place d'une grande absente — l'architecture —, c'est que je veux exprimer toute la difficulté de fixer ce vertige ; comment exprimer qu'on était ignorant, d'une ignorance qu'on ignorait, tous pleins que nous étions d'un ramas de savoir, alors même que cette ignorance se creusait pour ainsi dire en nous ?

Après ces vacances à l'École, nous organisâmes une école en vacances. C'était en août 1968, la France s'était réveillée après un rêve agréable. Le sujet de notre « Summer School » c'était celui-là même que je traite ici. La plupart des participants à ce séminaire étaient des étudiants qui

aujourd'hui, à une ou deux exceptions près, sont enseignants ou chercheurs. Ce qui ne veut rien dire d'autre que ceci : la recherche de cet objet nous était commune et elle a entraîné pour nous des conséquences identiques.

À mon retour, je n'avais toujours pas compris que je ne comprenais rien, mais l'angoisse s'était accrue d'une sorte d'excitation qui me poussait à des travaux de recherche. C'est là un mot bien prétentieux et je ne le reprends à mon compte qu'en l'empruntant pour ainsi dire à l'institution de la « Recherche architecturale » qui en était alors à ses premiers vagissements. Je trouvai des interlocuteurs attentifs et complaisants qui m'offrirent l'abri d'une association : Recherche en architecture, urbanisme et construction (RAUC) ; le premier contrat de recherche passé avec cette association fut le résultat d'un compromis entre mes aspirations et leur désir de voir se perpétuer le discours humaniste un peu repeint aux couleurs sémiologiques.

Ce compromis dura peu parce qu'il s'avéra, au terme de notre premier contrat, que l'équipe à laquelle j'appartenais, au lieu d'entasser de nouvelles statues sur le forum, avait essayé d'en déboulonner une, des plus hautes. Je digérai mal mon éviction et je ne compris que bien plus tard que ce que l'on me reprochait, ce n'était pas mon iconoclastie, mais mon indifférence ; j'étais passé sur le Grand Homme¹ par hasard et j'avais tenté de le réduire en poudre, une poudre quelconque, non pas par haine, mais parce que, pour moi, le problème était ailleurs. Ainsi, entre mes interlocuteurs et moi, pendant quelques années, s'établit un malentendu dont, après en avoir été victime, je finis par récolter les fruits. À mieux connaître son objet, en effet, je ne me rapprochais pas de la chose elle-même, et même, par une inversion sur laquelle je ne me prononçais pas, à mesure que l'objet me semblait plus familier, il s'éloignait de moi. Je lisais Giulio Carlo Argan, Bruno Zevi, Manfredo Tafuri et beaucoup d'autres sans éprouver pour autant qu'il y eût une coïncidence entre ce qui se précisait dans ce que je pensais et la manière dont les autres le pensaient.

Entre les années 1969 et 1971-1972, je pouvais à la rigueur parler « d'espace architectural » mais beaucoup plus difficilement d'architecture. Il m'était tout à fait impossible de parler des architectes : je fréquentais un milieu où la passion de l'architecture n'avait d'égale que la négation complète de toute possibilité actuelle d'une architecture quelconque. Il n'en résultait pas directement que les architectes n'existaient plus mais cela pouvait bien s'inscrire, d'une manière ou d'une autre, dans les relations que nous entretenions les uns avec les autres. En fait, nous ressemblions tous à des déménageurs de piano qui s'efforceraient de pousser les murs pour le changer de place. Cette période après 1970 fut celle de notre passage aux Halles : l'École d'architecture que nous avions fondée pour nous échapper, à la rentrée 69, du brouillard qui régnait sur les rives du quai Bonaparte, s'était installée dans le pavillon de la viande, sur des planchers occupés jadis par l'épicerie ; notre école (l'Unité pédagogique d'architecture n°8, très minoritaire) se

¹ Le Corbusier, en l'occurrence.

construisait cependant qu'on démolissait les Halles pour mettre au jour le plus gigantesque chantier d'un centre historique jamais exécuté. Je parle aussi d'une opération qui, par sa nature et ses moyens, se situait aux antipodes de tout ce qui s'enseignait, même sous une forme rudimentaire, dans l'UP n°8. Nos étudiants étaient déclarés en quelque sorte incompetents avant même que de terminer leurs études.

Ces étudiants-là sortaient de l'ancienne école pour entrer dans la nouvelle ; ils avaient tous préparé « l'admission » et tous pris conscience de l'absurdité de l'ancienne pédagogie. Ils étaient beaucoup plus intelligents que je ne le serai jamais par ce qu'ils vivaient depuis bientôt trois ans : non seulement ils venaient de participer au carnaval de 68, mais également ils avaient pratiquement mis par terre ce qui pouvait demeurer de l'ancien pouvoir des patrons. Sans doute ce pouvoir était effrangé par la crise latente du bâtiment, corrodé par l'insignifiance générale dans laquelle sombrait l'architecture. Leurs exigences et leurs capacités, leur agressivité et leur timidité, jointes à une capacité de bricolage exceptionnelle, ont fait beaucoup pour que l'UP n°8 devienne quelque chose. Ils nous prenaient sans cesse au piège de nos promesses, de nos espérances : refaire un enseignement de l'architecture en attendant de refaire l'architecture.

J'ai eu cette chance de ne pas échapper à leurs exigences. À cause de mes amitiés avec leurs enseignants, à peine plus âgés qu'eux, je me trouvais figurer sur la scène où quelque chose devait apparaître, mais quoi ?

Ceci évidemment est une autre histoire, qui sera racontée plus avant. Je ne puis en retenir pour le moment qu'un rapport entre attente et incompetence, un rapport où figure la demande des étudiants, un rapport que ce travail voudrait s'approprier à satisfaire, sinon pleinement, du moins en partie. D'où un paradoxe, doucement formulé, et qui me suit depuis ces années : ne pas être savant (enfin être ignorant, ce qui revient au même), ne pas être compétent, mais être attendu.

Le présent travail vise donc à libérer presque d'un seul coup cette tension qui s'est établie entre deux ailleurs : le mien qui ne voit son salut que dans un déplacement de cette fameuse question de l'Architecture et qui souhaite à la fois éclairer la scène et déplacer les acteurs ; celui des étudiants qui refusent de se déplacer et qui voudraient que les projecteurs s'allument, quel que soit le spectacle qui leur sera proposé.

Reste à expliquer le titre de cet ouvrage, *L'Architecture, les aventures spatiales de la Raison* : il semble considérer l'architecture sous l'angle de l'incarnation d'une raison extérieure, ce que traduisent bien les mots « aventures spatiales » évocateurs de sorties dans l'espace. Je voudrais détromper le lecteur en l'assurant qu'il ne s'agira ici ni de l'émergence d'une raison architecturale, version spatiale de la raison générale, ni d'une Raison déguisée en Architecte, même habillée chez Valéry².

² Paul Valéry a écrit sous le titre *Eupalinos* un petit texte sur l'architecture qu'il présente justement comme un « raisonnement » spatial (Paris, Gallimard, 1942).

Notre propos en écrivant sur les aventures spatiales de la Raison, trouve sa justification dans la phénoménologie de Hegel lorsqu'il écrit : « La raison est esprit quand sa certitude d'être toute réalité est élevée à la vérité, et qu'elle se sait consciente de soi-même comme de son monde, et du monde comme de soi-même³. »

Si je prends Hegel au sérieux, force m'est de concevoir que le monde dont il parle peut être fou et sa raison démente. Avant d'en dire quoi que ce soit, je devrai donc examiner le phénomène Architecture comme quelque chose dont l'esprit doit m'être révélé, et dont les aventures spatiales doivent révéler quelque « raison ». Tout le projet est là.

L'exploration du concept : des notions pour naviguer

Que signifie le mot « concept » appliqué à l'architecture ? En fait quelque chose qui est à la fois très simple et très difficile à mettre en évidence : l'architecture existe à la fois comme réalité et comme représentation. Comme réalité sociale s'entend, puisque nous ne voyons guère comment elle pourrait exister autrement sur la scène du monde ; comme représentation, c'est-à-dire, grosso modo, comme ce qu'on en dit. Encore faut-il qu'on puisse distinguer çà et là quelque unité entre les deux, même contradictoire : ainsi Henri Lefebvre décrivant le marxisme comme *une pensée devenue monde* entend bien que, entre les deux, marxisme et monde ainsi « devenu », existe un rapport.

Il est de fait que l'architecture existe, au moins en tant que discours ; et nous ne reprendrons pas sur ce point les propositions de Philippe Boudon⁴ ni celle de Bruno Zevi⁵. En ce qui concerne la réalité même de l'architecture, le monde de la carte postale est là pour nous assurer que quelque chose, dont parle Zevi, est bien du domaine de l'existant, même si cette fantastique collection d'objets peut s'avérer rebelle à toute classification.

Idées, réel, en voilà assez pour nous interroger sur un éventuel concept, ou chercher comment il peut exister. Mais qu'est-ce que l'existence réelle d'un concept ? De nos jours, c'est de toute évidence son existence sociale : un phénomène doit avoir une spécificité sociale et poursuivre cette spécificité à travers les sociétés pour que l'on puisse parler de « concept ». Il faut encore autre chose — assumée par Lefebvre à propos du marxisme : que cette chose soit à la fois pensée et monde. Pensée du monde peut-être, mais pas seulement. Être et représentation comme on dit.

De cette existence, il faut s'assurer d'abord qu'elle correspond à un phénomène social spécifique, c'est-à-dire à un phénomène social

³ Hegel, G. W. F., *Phénoménologie de l'esprit* [1941], Paris, J. Vrin, 2006.

⁴ Boudon, Ph., *Architecture et architecturologie, recherche sur les concepts utilisés par les architectes dans leurs écrits théoriques*, Paris, Area, 1975.

⁵ Zevi, B., *Architettura in nuce*, Venise, Rome, Istituto per la collaborazione culturale, 1960.

qu'on ne peut identifier à un autre : s'assurer par exemple que l'architecture ne saurait se ramener à l'art de bien bâtir comme le croyait Philibert de l'Orme, qu'il y a autre chose que cet « en soi » que serait la construction, qu'il y a quelque chose qui est parvenu, comme dit Hegel, *au paraître*⁶.

Un jour, un étudiant est venu m'apporter un projet de thèse sur les « terrains d'aventures » ; il voulait étudier la chose, et en tirer des conclusions sur l'état des rapports entre l'administration et l'enfant. Encore fallait-il être sûr que les terrains d'aventure fussent autre chose qu'une paranoïa bureaucratique, autrement dit que le phénomène en question possédât socialement une existence, ailleurs que dans la cervelle de quelques technocrates. Il y a ainsi toute une série de questions préalables qui doivent être posées concernant le phénomène architecture.

En premier lieu, s'impose l'idée — hypothèse obligée — que l'architecture ne peut être considérée comme un phénomène social que si elle renseigne sur la société, sur son histoire, éventuellement sur sa structure. Cette clause reprise du programme de Francastel⁷ est sans doute la plus importante : l'architecture ne peut être un phénomène expliqué si elle n'est un phénomène explicatif. Cela possède un double sens :

— Comment les phénomènes architecturaux expliquent-ils la société ? Comment sont-ils expliqués par elle ? C'est dialectique, il est vrai, mais ce rapport dialectique peut être étroitement dépendant de la conjoncture de l'histoire ; bref, ce n'est pas une question de principes seulement, mais une question de faits.

— Ce double rapport explicatif a-t-il une valeur de méthode ? Constitue-t-il, pour ce qu'on nomme « sociologie de la culture », un acquis venant s'ajouter à la valeur heuristique d'autres travaux ?

Une seconde hypothèse obligée : si l'architecture est un phénomène social spécifique, cette spécificité se traduit par un embrayage distinct dans la structure sociale. Qu'appellera-t-on embrayage ? Dans le cas présent, il s'agira de la manière dont, dans la réalité sociale, l'architecture (ou tout autre ensemble de phénomènes) est rendue solidaire du tout social, si contradictoire soit-il. Ainsi de l'exemple suivant : le système d'éducation apparaît en général comme ensemble d'institutions possédant une finalité apparente qui est l'éducation de tous les membres d'une société qui passent par le système ; toutefois, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que certains n'y passent pas de la même façon que d'autres, et l'on en vient à l'idée que le système d'éducation est lié à ce qu'on nomme « reproduction sociale » avec effet de conserver autant qu'il se peut l'ensemble d'avantages dont bénéficient les descendants de membres de couches sociales déjà favorisées⁸. C'est

⁶ Hegel, G. W. F., *Science de la logique* [1949], Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2015.

⁷ Pierre Francastel, in Gurvitch, G., *Traité de sociologie* [1958], Paris, Presses universitaires de France, 2007.

⁸ Bourdieu, P., Passeron, J.-C., *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964. Boudon, R., *L'inégalité des chances* [1973], Paris, Hachette, « Pluriel », 2011.

ce qu'on peut appeler l'embranchement du système d'éducation, puisqu'il rend solidaire, d'une part un système d'institutions et d'organisations, d'autre part la manière dont la société est organisée.

En troisième hypothèse, il y a espoir que la spécificité de l'architecture comme fait social définisse une classe d'objets qui puissent être nommés objets architecturaux. Par objets, on entendra évidemment quelque chose de construit à partir d'hypothèses vérifiées ou vérifiables, ces objets montrant leur « nature sociale » par des aspects essentiels, fondamentaux, etc. Par exemple, on nommera objets architecturaux les églises baroques de la Réforme catholique si l'on peut montrer, dans le cadre de l'embranchement historique spécifique de l'architecture dans la société « baroque », la « nature sociale » de l'Église de la Contre-Réforme, c'est-à-dire son rôle spécifique en tant qu'équipement de contrôle urbain, propagateur de la mission intérieure de re-christianisation, et si l'on peut montrer que, en cela, elle est spécifiquement « architecturale ».

Ce qui introduit une quatrième hypothèse : l'histoire architecturale est-elle spécifique par rapport à la formation sociale dans laquelle embraye l'architecture ? Pourrait-on, par exemple, parler d'une véritable histoire de l'architecture humaniste, insérée dans l'histoire des xv^e et xvi^e siècles, dans la société pré-capitaliste issue du Moyen Âge ?

Le lecteur verra tout de suite l'avantage philosophique et historique de cette version de l'« embrayage » : à chaque période son architecture, les frais de la rupture étant assumés par la discontinuité entre les périodes : plus besoin de se torturer sur les relations entre l'architecture du xvi^e et celle du xvii^e siècle.

C'est une difficulté de ce genre qu'affronte Tafuri dans son *Architecture et humanisme*⁹ : traitant à chaque fois d'un phénomène social dont il donne, souvent avec bonheur, les caractères spécifiques, on le sent aussi, à chaque fois, désireux de sauver l'impetus dialectique, de montrer que dans la situation concrète existent des contradictions qui ne trouveront pas leur solution dans la situation donnée, qu'il faudra changer de champ pour rendre compte de leur résolution.

Henri Lefebvre dirait que nous sommes rendus aux temps de la différence¹⁰ et il se congratulerait peut-être de ce que notre siècle soit précisément celui de l'explosion de ces différences ; mais, si le prix à payer devait être la disparition du concept ? À cette question « où allons-nous ? » proposée aussi par le discours sur l'architecture, on sait que Tafuri a une fois répondu « nulle part¹¹ » en ajoutant que, du reste, nous n'étions jamais

allés nulle part, que l'illusion, l'utopie s'est dissipée, illusion bourgeoise certes, mais que bien d'autres prolongent, d'un trait plus ou moins sûr, vers des lendemains meilleurs. Dans le procès du concept, qui devrait être dans le même temps un procès au concept, il en va donc non pas du futur, mais de ce que l'on peut dire relativement au futur.

⁹ Tafuri, M., *Architecture et humanisme : de la Renaissance aux réformes* [1969], Paris, Dunod, 1981.

¹⁰ Lefebvre, H., *Le manifeste différentialiste*, Paris, Gallimard, 1970.

¹¹ Tafuri, M., *Théories et histoire de l'architecture* [1968], Paris, Éditions SADG, 1976. Il est vrai que Tafuri attribue à l'historien et au critique la tâche de rendre rationnelle et consciente la crise.



Première partie

Du vide au sens : trois outils de travail

Outil 1

Voir : l'espace de représentation

Qu'est-ce qu'un espace de représentation ? On peut dire que c'est tout à la fois un ensemble d'instruments, de pratiques, de symboles et même d'idées qui nous servent à représenter ; que c'est aussi les symboles, idées, etc., que suggère en nous la capacité de représenter ; matériellement, c'est la boutique du marchand d'instruments de dessin ; « spirituellement », c'est la puissance manifestée par le dessinateur. Une table, une feuille de papier, un crayon, voilà les instruments suffisants à la mise en scène de l'espace (du quark au cosmos). Penser l'espace : quel vertige !

Dans l'introduction à son livre sur *L'espace en question*, Raymond Ledrut écrit : « Penser l'espace pour penser la ville¹ » ; c'est là une très bonne formule à laquelle il ajoute que « l'espace n'est jamais un réceptacle vide ». Sans doute l'espace de la ville n'est-il jamais vide — c'est une question de dénomination — mais l'espace n'est-il pas, au contraire, toujours vide ? Ou bien, ne pourrait-on dire que toute déclaration sur l'espace implique un vide préalable et que ce n'est qu'ensuite que cet espace devient apte à « contenir » ?

C'est donc l'évidence de l'espace vide qui se questionne tout d'abord ; évidence d'un espace qu'on a vidé pour le préparer à recevoir quelque chose, d'un matériel avec lequel cet espace sera investi par une activité, d'une légitimité² de ce que cet espace reçoit comme si c'était quelque chose. Cette légitimité se nomme « espace de représentation », au moins la nommons-nous ainsi ; ailleurs, le plus souvent, elle se nomme « représentation » tout court.

Mon intention, en parlant ici de l'espace de représentation, est seulement de noter que sa puissance énorme est une conquête historique récente : bien que la pensée grecque ait été longtemps considérée comme inventrice de l'espace abstrait, nous savons aujourd'hui qu'on ne saurait confondre les discussions entre philosophes et les formes mentales d'une société. Quand, vers 500 avant J.-C., Aristagoras de Milet, recherchant des alliés contre le Grand Roi, emporta à Sparte une carte gravée dans le bronze pour convaincre Cléomène d'intervenir à ses côtés (en vain, du reste), il fit un coup d'éclat sans lendemain. On ne peut réécrire l'invention de l'espace représenté chez les Grecs comme si cette invention était celle de l'espace de représentation. Même au moment où, vers 1450, on commence à représenter « les

choses» et non l'espace, c'est sous la forme d'une puissance «réaliste» que la figuration se présente³ : ce qui se découvre à travers les carnets de Léonard de Vinci⁴, ce n'est pas la représentation comme telle, mais l'ensemble de l'univers des objets «intéressants». Léonard de Vinci promène son instrument représentatif un peu partout et tente d'explorer les idées les plus «rentables» dans tout ce qu'il découvre.

Dire de l'espace qu'il est une puissance «réaliste», c'est l'opposer à ce qu'il est à présent, une puissance nominaliste. Peut-être faudrait-il formuler cela un peu différemment et montrer que l'espace est, entre la Renaissance et le XIX^e siècle, une puissance du réel, opératoire seulement grâce à ses liens avec le réel tangible. Ainsi, par exemple, Hubert Damisch montre très bien dans sa *Théorie du nuage*⁵ la capacité du nuage de positionner les objets dans un espace pictural à peu près complètement emblématique ; qui visite les peintures du Corrège à Parme est saisi par cette appropriation de l'espace des coupes et par la capacité réalisante qui en résulte.

Au cours d'une recherche sur l'urbanistique baroque sont fréquemment apparus ces documents dans lesquels la représentation de l'espace est le théâtre de la figuration⁶. René Siestrunk a montré pour les relevés topographiques de la fin du XVIII^e siècle⁷ que cette puissance de la représentation est encore peu atténuée, que le naturalisme de la carte est encore très fort et n'arrivera à un espace de représentation connu comme moyen technique qu'au début du XIX^e siècle ; les travaux de Jacques Guillaume⁸ ont montré que c'est à ce moment que les possibilités de la géométrie descriptive commencent à être reconnues.

L'espace de représentation ne peut donc être considéré comme une forme mentale installée une fois pour toutes ; on doit plutôt y voir un ensemble de procédés techniques qui progressent, pas très rapidement, au fur et à mesure des besoins et qui finissent par s'imposer en tant que forme générale, au moment où la société industrielle impose les méthodes de fabrication par les machines et de fabrication des machines elles-mêmes.

¹ Ledrut, R., *L'espace en question ou le nouveau monde urbain*, Paris, Anthropos, 1977.

² Par légitimité nous entendons ici l'usage socialement consacré, codifié par un pouvoir (lui aussi légitime) et — comme on dit — opposable aux tiers comme le sont les plans d'occupation des sols.

³ Tafuri, M., *Architecture et humanisme : de la Renaissance aux réformes*, op. cit.

⁴ Léonard de Vinci, *Les Carnets de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, XV^e siècle, 1987.

⁵ Damisch, H., *Théorie du nuage, pour une histoire de la peinture*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

⁶ Raymond, H., *Espace urbain, espace urbanistique*, Paris, ISU, multig., 1978. Cf. notamment le plan en perspective cavalière de Fenicia Moncada.

⁷ Siestrunk, R., *Contrôle militaire et organisation de l'espace*, thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, multig., 1977.

⁸ Guillaume, J., *Le théâtre de la figuration*, in Boudon, Ph., Guillaume, J., Tabouret, R., *Figuration graphique en architecture*, rapport DGRST, Area, 1976.

La définition de l'espace de représentation varie donc ainsi en fonction du contexte historique et de l'usage qu'on peut faire des procédés de représentation. On ne saurait en particulier considérer les progrès des procédés de la représentation comme une évolution «perfectionnant» un instrument dont l'état achevé serait l'ensemble de nos procédés.

Lorsque René Siestrunk montre que ce qui est pour nous le plan véritable ne pouvait être lu par les militaires du XVIII^e siècle, il n'attire pas simplement notre attention sur le caractère variable d'une communication graphique ; il montre également qu'il existe une relation entre espace de représentation et représentation sociale de l'espace.

Il faut donc revenir en arrière et considérer par exemple que, chez Emmanuel Kant, l'espace de représentation est une réalité de type nouménal, une forme *a priori* dont nous ne savons rien dire, si ce n'est qu'elle peut être la base de jugements synthétiques *a priori*. Il n'est pas exagéré de penser que Kant a la révélation de l'espace comme forme *a priori* à travers les procédés de représentation et les progrès de la mécanique rationnelle qui sont liés à ces procédés. On ne trouve pas trace dans la *Critique de la raison pure* d'une «distance» quelconque vis-à-vis de l'espace de représentation ; en eût-il été autrement que tout l'édifice des formes *a priori* risquait de s'écrouler — ce qu'il a fait depuis —, au moins dans la théorie sinon dans la pratique.

Si je ramène Kant sous le projecteur, c'est pour mieux saisir, à travers lui, deux données importantes :

— l'espace de représentation sous sa forme dominante exerce une influence sur la philosophie ;

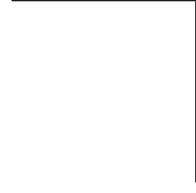
— l'apparition de cette philosophie sous sa forme élaborée semble en avance sur la forme la plus dominante et la plus élaborée de cet espace de représentation et, pourtant, le triomphe de cette philosophie coïncide bien avec la mise au point définitive des procédés ultimes de cet espace⁹.

Cette démarche, qui montre la relation entre représentation de l'espace et espace de représentation, dans le cas de l'espace euclidien, nous indique qu'en tant que fait social, l'espace de représentation développe ses conséquences sur un ensemble de domaines très divers, le dessin d'architecte n'étant que l'un de ces domaines. Mais dire «en tant que fait social» c'est beaucoup dire, pour ne pas dire grand-chose de concret.

Ont été jusqu'ici désignés comme utilisateurs de l'espace de représentation Léonard de Vinci et Emmanuel Kant. Le mérite de Jacques Guillaume a été de montrer que, au-delà de théories mathématiques qui perfectionnaient l'outil de description spatiale, l'usage social préparait les voies et assurait la rationalité de l'instrument industriel. Pour chaque époque donc, l'espace de représentation est à la fois théorie et pratique ; il est théorie dans l'instrumentation théorique et l'interprétation philosophique (chez Descartes et chez Newton) ; il est pratique dans la création et

⁹ Kojève, A., *Kant*, Paris, Gallimard, 1973.

Annexes



Note sur l'architecture et les sciences humaines

Entre la seconde et la troisième partie du travail dont ce texte est issu, prenait place une partie qui se proposait de faire le bilan de l'acquis des sciences sociales dans leur rapport avec l'architecture. Il m'est apparu que ce bilan, s'il témoignait d'un certain nombre de lectures dans ce domaine, manquait le but que je lui avais assigné : expliciter les relations entre conformation de l'espace et acquis des sciences sociales. Couvrir ce vaste champ eut exigé tout un autre travail, et également, que soient mises en évidence les liaisons qui peuvent exister entre les sciences du comportement et le logement envisagé comme marché : c'est l'un des aspects importants de l'apport des sciences humaines à l'architecture. Il eut aussi été nécessaire de mettre au clair le rôle de l'entreprise publique de logement dans les résultats des sciences sociales appliquées à l'architecture en France.

La présente note n'a donc pour objet que d'appâter le lecteur et de lui suggérer que le bilan des sciences humaines appliquées à l'architecture reste à faire, à commencer par le bilan de cette notion de « synthèse » qui met l'architecte au centre de l'espace des sciences humaines.

« L'architecte — écrivait en 1967 le rapporteur de la Commission n° 3 pour la réforme de l'architecture — est un homme de synthèse. Il ne doit être étranger à aucun des moyens — plastiques, techniques, économiques, spirituels — qu'il doit mettre en œuvre. La fonction architecturale est la résultante de l'intégration de fonctions partielles que les architectes tentent d'assumer. »

Retenons que la synthèse était alors (et continue d'être) à l'ordre du jour pour qui veut comprendre, dans son origine supposée, le rapport entre sciences sociales et architecture. Si nous poursuivons dans cette logique, toute synthèse étant synthèse de quelque chose, il faut que l'architecte et avec lui l'architecture soit la convergence de quelque chose : « Pour faire face à la complexité croissante des problèmes, il faut disposer d'une masse accrue d'informations et d'expériences de spécialistes¹. »

Il semble ainsi acquis définitivement que l'architecture, en tant que pratique, implique la convergence de spécialistes et notamment de spécialistes des sciences sociales. Boleslaw Malisz regrette que ces spécialistes soient quelquefois écartés de la conception : « Ainsi comprise, la composition

serait une sorte de super structure coiffant l'élaboration technique, sociale et économique du plan [...] trop souvent cela aboutit à opposer l'un à l'autre, sans raison, les deux groupes de planificateurs et pis encore à établir des plans qui n'ont rien d'une véritable synthèse². »

Il n'est pas exagéré de dire que, depuis quelques décennies, s'est développé dans l'architecture ce qui constitue une sorte de « mise en demeure » à l'endroit des sciences sociales ou des sciences humaines ; celles-ci sont tenues pour responsables de l'information « humaine » nécessaire à la conduite du projet architectural ou urbanistique³.

Comme le dit un autre auteur des documents de la réforme de l'architecture : « On s'entend cependant sur un fait, très évident ; la démarche de l'architecte "traditionnel", maître d'œuvre unique, homme de synthèse, praticien protégé et demiurge mystérieux, devient la démarche d'une équipe. Mais si la fonction a changé, l'opération demeure la même : analyser les éléments d'un environnement pour l'organiser. Il s'agit toujours de l'organisation spatiale, autrement dit de l'objet architectural de toutes dimensions allant de l'agencement de la chambre à l'aménagement des domaines de plus en plus complexes⁴. »

Sur les origines de ce mouvement vers l'utilisation synthétique de données, il n'est pas nécessaire d'apporter ici plus que des indications. Une théorie cohérente de la notion de « synthèse » semble d'ailleurs difficile : ou bien elle remonterait en une vaste fresque jusqu'à l'analyse des données vue par Alberti ou bien elle commencerait avec Van de Velde comme le suggère Ernesto Nathan Rogers⁵. La notion de synthèse serait alors consubstantielle de la naissance d'un *design* et se prolongerait par l'action utilitariste du Bauhaus.

Cette idée d'une « convergence » benoîtement acceptée et intégrée au cursus scolaire, avant, pendant et après la réforme des enseignements de l'architecture, exprime, semble-t-il, deux réalités. D'abord la substitution de l'architecture par l'aménagement de l'espace qui unit, dans un vaste arc professionnel, les géographes, les planificateurs et les urbanistes. En second lieu, l'impact de l'entreprise publique de logements qui entraîne l'effacement du rapport au client et l'émergence de procédures codifiant normes et traits du logement, et exigeant par voie de conséquence du savoir explicite.

Si les comportements relèvent d'une psychologie « objective » du comportement ou d'une théorie du désir « spatialisé », si l'*homo œconomicus* est devenu l'homme géoéconomique, si le rapport avec l'art est

¹ Alexander, C., *De la synthèse de la forme, essai* [1964], Paris, Dunod, 1971.

² Malisz, B., *op. cit.*

³ Géographie, histoire, démographie, économie, sociologie, ethnologie, biologie, telle est la liste dressée par Robert Auzelle dans son *Cours d'urbanisme*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1967.

⁴ H. Charnay, documents de la Commission de réforme.

⁵ Rogers, E. N., *Esperienza dell'architettura* [1958], Milan, Skira, 1997.

le rapport de l'objet à un système d'idées, alors l'architecture est peut-être au centre d'une convergence. La théorie architecturale ne manque pas de le signaler : Paolo Portoghesi⁶ note ce rapport entre architecture et disciplines diverses tel qu'il se reflète dans la « culture » de l'architecte. La thèse implicite du vieil ordre de choses dans les études est que la culture de l'architecte résulte d'un rassemblement de notions de type encyclopédique, fragmentées en une série d'expériences autonomes dans des projets. Comme le note Maurice Cerasi⁷ : « En face de la masse notable de matériel disponible et d'autre part en face des tendances variées des natures différentes des urbanistes, notre recherche sélectionnera certains modes de connaissance de la ville qui correspondront à des modes d'intervention déterminés. »

On assiste ainsi, à des degrés divers, à une fragmentation des projets, suivant leur coloration disciplinaire : projets de type visuel principalement axés sur la psychologie du comportement ou de la perception⁸ ; projets socio-économiques qui reposent sur l'économie de l'espace. Hannes Meyer écrivait déjà vers 1923 : « En accord avec la maxime marxiste que l'existence détermine la conscience, la construction socialiste est un élément de la psychologie de masse. Pour cette raison, l'organisation psychologique de la ville et de ses parties construites doit être élaborée suivant les résultats d'une recherche scientifique du point de vue psychologique. Les éléments constructifs susceptibles de provoquer des sensations émotives doivent être décidés d'après la connaissance que nous avons des modalités de la perception⁹. »

Sa naïve confiance dans les spécialistes de la psychologie « scientifique » se double de sa confiance non moins naïve dans le géo-planificateur : « L'architecte léniniste est un aide organisateur dans le domaine du développement édititaire planifié de la construction socialiste... Le contenu est tout cependant que la forme est secondaire. Le contenu c'est la représentation du plan quinquennal¹⁰. »

Ce type d'utopie rationaliste n'est pas spécifique des pays socialistes : nous trouvons ces naïves croyances dans les temps et les temples de la science aussi bien chez les théoriciens qui ne se réfèrent pas au socialisme scientifique :

« L'architecture des grandes villes, écrit Hilberseimer, dépend essentiellement de la solution apportée à deux facteurs, la cellule élémentaire et le complexe de l'organisme urbain : la simple pièce en déterminera l'aspect ; réciproquement la structure planimétrique de la ville aura une substantielle influence sur la composition de l'habitation et de la pièce¹¹. »

⁶ Portoghesi, P., « Perché Milano », in *Controspazio*, vol. 1, juin 1973.

⁷ Cerasi, M., *La lettura dell'ambiente*, Turin, Clup, 1973.

⁸ Virilio, E., Parent, C. *Architecture principe* [1973], Besançon, Les Éditions de l'imprimeur, 1996.

⁹ Meyer, H., *Scritti 1921-1942, architettura o rivoluzione*, Padoue, Marsilio, 1973.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Tafuri, M., *Théories et histoire de l'architecture, op. cit.*

Il est significatif, écrit Tafuri, que presque tous les objectifs formulés sur le plan économique par la *General Theory* de Keynes peuvent être retrouvés comme idéologie pure, à la base des poétiques de l'architecture moderne¹².

Tout cela montre une double convergence de certaines disciplines scientifiques vers l'architecture, de l'architecture vers certaines disciplines scientifiques. Il n'y a là-dedans rien de vraiment exorbitant par rapport à ce que nous savons d'autres secteurs de l'activité où un rapport avec les usagers, le public, certaines catégories sociales est impliqué. Il est certain que la planification se veut aussi au centre de disciplines scientifiques ; il est vrai que l'organisation du travail constitue un « centre » plus ou moins utopique où l'homme aurait sa place. La différence est que, dans le cas de l'architecture, ce centre constitue une nouveauté par rapport à un passé assez proche. Ce passé, c'est la théorie architecturale telle qu'elle est transmise et dont Philippe Boudon dit qu'elle est davantage constituée de thèses que d'hypothèses¹³. La question posée par ce nouveau type d'utopie (hypothétique par destination scientifique) peut se formuler ainsi : après une théorie architecturale fondée sur un nombre limité d'assertions, vient une théorie architecturale qui se détermine comme la convergence de connaissances empruntées à des domaines scientifiques.

Il y a une double utopie dans l'assertion que nous venons de produire sur une « nouvelle » théorie. La première est qu'il existe une convergence possible de disciplines scientifiques vers un objet architectural. La seconde est que cette convergence correspond à une pratique réelle.

La première de ces deux utopies, qui correspond à une image de l'homme, produit au centre supposé une image des besoins de l'homme à laquelle l'architecture théorique est supposée répondre. Cette image théorique est décrite par Klaus Horn en termes saisissants : « Le but du fonctionnalisme était naguère de créer une architecture humaine et vraie et bien à la mesure du "temps de la raison" [...]. On croyait pouvoir se passer de l'ornement parce qu'il était le symbole d'espérances insatisfaites, mais qui maintenant devraient être satisfaites. L'architecture voulait devenir un art d'ingénieur, un métier ; économie, rationalité, standardisation, tels étaient les nouveaux dieux, de l'intronisation desquels on se promettait un monde meilleur¹⁴. »

Toute la question est de savoir si cette utopie théorique constitue une image de l'homme et si ce centre est capable d'une cohérence même à un niveau purement théorique. Ce qui veut dire : est-ce que le panorama des sciences sociales ou des sciences humaines renvoie à une image de l'homme ? À cette question, il existe au moins une réponse : celle

¹² *Ibid.*

¹³ Boudon, Ph., *Architecture et architecturologie...*, *op. cit.*

¹⁴ Horn, K., *La rationalité dans l'architecture moderne, pour une critique de l'idéologie fonctionnaliste*, Francfort-sur-Main, Suhrkamp, 1968.

de la politique, qui est positive. Henri Lefebvre a montré qu'il existait une tentative pour engager la vie des sociétés dans cette voie¹⁵.

En effet, la politique (et probablement toutes les politiques) décrit l'homme comme un être dont les besoins peuvent être connus ; le devoir de la politique est de les satisfaire. C'est dire que l'utopie architecturale se situe dans le même lieu théorique que les autres : l'utopie du travail, l'utopie sanitaire, l'utopie des loisirs ; il n'y aurait ainsi qu'un seul lieu, celui de la connaissance de l'homme et les solutions correspondant aux ministères humains n'attendraient que des moyens pour courir aux besoins concrets.

En ce qui concerne la politique socialiste, elle s'est réclamée très tôt du socialisme scientifique, c'est-à-dire d'une connaissance de l'homme que le matérialisme historique définit à grands traits. Le socialisme scientifique c'est l'homme universel plus la société universelle. À cause de cela, c'est l'idée d'une société rationnellement organisée, dépassant l'ancienne et pour ce qui concerne l'architecture, aidant à la dépasser à l'aide de dispositifs eux aussi rationnels : « L'architecture est le reflet de la société, elle est aussi l'outil et le moule de la transformation sociale ; c'est aussi en vivant dans les structures nouvelles que l'homme nouveau sortira des dépouilles de l'ancienne¹⁶. »

C'est ainsi que Anatole Kopp définit le « condensateur social » des architectes de l'OCA soviétique (Union des architectes contemporains). Or, la convergence théorique qui sert de base à cet optimisme scientifique n'existe pas. S'il y a une anthropologie marxiste, elle ne préjuge certainement pas l'existence d'un modèle rationalisé de l'homme, elle se veut tout au plus l'étude de l'homme¹⁷. Il est vrai que Marx a défini quelques caractéristiques générales de l'homme comme le fit Feuerbach et comme il était dans la ligne philosophique depuis Hegel. Mais cette tentative ne limite pas l'homme à un noyau rationnel et, si cela était, il faudrait réfuter une telle anthropologie, comme le fait Henri Lefebvre¹⁸.

On pourrait sans doute objecter que le problème n'est pas qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas au centre une image cohérente ; une image incohérente pourrait suffire : elle autoriserait à parler d'utopie avec la correction convenable, ce serait simplement une utopie incohérente. Au bout de la psycho-sociologie, de l'économie politique, de la géo-planification, se trouverait quelque chose de fragmentaire, d'inachevé : justement le cybernanthrope que décrivent auteurs et films de science-fiction. On conviendra que cette perspective terroriste n'est pas actuellement soutenue par les plus rationalistes des architectes, même s'ils considèrent l'homme de leur société comme une copie très imparfaite de l'homme de demain.

¹⁵ Lefebvre, H., *Vers le cybernanthrope*, Paris, Denoël-Gonthier, 1971.

¹⁶ Kopp, A., *Ville et révolution, Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt*, *op. cit.*

¹⁷ Godelier, M., *op. cit.*

¹⁸ Lefebvre, H., *Métaphilosophie, prolégomènes*, Paris, Minuit, 1965.

La question de la pratique réelle n'est pas fondamentalement liée à la première. Les planificateurs et les architectes, en face d'échecs patents, maudissent quelquefois leur manque d'informations et la carence des sciences particulières qui ne répondent pas aux questions qu'on leur pose. Comme le disait Lucien Brams : « L'administration dans un premier temps, au niveau des sciences sociales, a eu de très fortes attentes [...] ça été le grand moment des urbanistes et architectes et ce que les ingénieurs demandaient dans le fond aux sciences sociales c'était la valeur ajoutée constituée par les informations d'ordre psychosociologique ou sociologique¹⁹. »

Il en va encore ainsi dans pas mal de secteurs de la planification, c'est-à-dire de la gestion territoriale.

La question qui se pose, à propos de la convergence pratique, est donc celle-ci : est-ce que les pratiques architecturales, supposées être au centre de la convergence d'informations concrètes, sont le résultat mauvais ou excellent de cette convergence ? Pas mal de travaux ont été réalisés en France pour répondre à cette question et il me semble que la réponse doit être négative : il n'y a pas de convergence correspondant à une convergence théorique²⁰. Comme le dit M. David : « La pratique en matière de politiques urbaines existe ; elle est le produit d'une dynamique sociale et rationalisée ensuite *a posteriori*²¹. »

Ceci est vérifiable a fortiori pour un domaine aussi « en aval » que l'architecture par rapport à l'aménagement urbain. Il ne me semble pas niable que ce qu'on nomme aujourd'hui pompeusement la conduite du projet en architecture ne produit d'exemple de convergence — même très faiblement hypothétique — qu'à des doses infinitésimales. Tout lecteur d'un journal immobilier en sera d'avance convaincu.

Cette absence de convergence pratique constitue en un certain sens une garantie de survie pour la convergence théorique. C'est pourquoi je ne crois pas que Manfredo Tafuri maintiendrait aujourd'hui les idées qu'il exprimait en 1969 sur le panorama de l'architecture : « Pour les architectes, la découverte de leur déclin comme idéologues actifs, la constatation des énormes possibilités technologiques de rationalisation de la ville et des territoires liées à la constatation quotidienne du gaspillage, les méthodes spécifiques de projet qui vieillissent avant même que l'on puisse en vérifier les hypothèses dans la réalité, tout ceci crée un climat d'anxiété qui laisse entrevoir à l'horizon une perspective concrète et redoutée comme le pire des maux : la prolétarianisation de l'architecte et son insertion sans nostalgie vieillie-humaniste, dans les programmes planifiés de la production²². »

¹⁹ Brams, L., « Politiques urbaines et planification des villes », Colloque de Dieppe, Paris, Copedith, 1974.

²⁰ Burlen, K., *op. cit.*

²¹ David, M., « Politiques urbaines et planification des villes », Colloque de Dieppe, Paris, Copedith, 1974.

²² Tafuri, M., *Théories et histoire de l'architecture*, *op. cit.*

Si l'on admet que la planification est une idéologie (et aujourd'hui on a moins de mal à l'admettre), au moins au sens où la planification est un système d'idées dont l'embrayage sur le réel ne produit ni garanties ni vérifications, on reconnaîtra que les voies de l'architecture, légèrement différentes, sont encore aujourd'hui largement ouvertes. La double absence théorique et pratique de quelque chose qu'on voudra bien appeler provisoirement « l'homme » comme sujet des sciences sociales ou humaines n'est pas de nature à empêcher la continuation du processus. Ces deux absences s'expliquent l'une l'autre : il n'y a pas de sujet théorique parce que la pratique ne correspond en rien aux exigences minima de la théorie et ne produit donc aucune « expérimentation ».

Il n'y a pas de sujet pratique parce que la théorie n'est pas achevée et se révèle incapable de surmonter les contradictions du réel.

Bibliographie chronologique des ouvrages cités

- Album de Villard de Honnecourt, architecte du XIII^e siècle.
- Il Filarete, *Trattato di architettura* [XV^e siècle], Milan, Il Polifilo, 1972.
- Léonard de Vinci, *Les Carnets de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, XV^e siècle, 1987.
- Martini, F. di G., *Trattati di Architettura, Ingegneria e arte militare* [1480-1490], Milan, Il Polifilo, 1967.
- Alberti, L. B., *De re aedificatoria*, Florence [1485, *L'architecture et art de bien bastir*, Paris, J. Kerver, 1553], Paris, Éditions du Seuil, 2004.
- De l'Orme, Ph., *Nouvelles inventions pour bien bastir et à petits fraiz* [1561], in *Traité d'architecture...*, Paris, Laget, 1988.
- Palladio, A., *Quattro libri dell'architettura* [1570, *Les quatre livres d'architecture d'André Palladio*, Paris, Martin, 1650], Paris, Flammarion, 1997.
- Bertotti Scamozzi, O., *Il forestiere istruito*, Vicenza, 1761.
- Kant, E., *Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], Paris, Ellipses, 2013.
- Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*, art. « type », Paris, 1788-1796.
- Durand, J. N. L., *Recueil et parallèle des édifices de tout genre, anciens et modernes*, Paris, 1800-1801.
- Owen, R., *Nouvelle vision de la société* [1813], Lyon Atelier de création libertaire, 2016.
- Owen, R., *Further Development of the Plan for the Relief of the Poor and the Emancipation of Mankind* [1817], in *Textes choisis*, Paris, Éditions sociales, 1963.
- Stirner, J. C., dit Max., *L'unique et sa propriété*, Paris, Édition moderne en français, 1845.
- Ledoux, C. N., *L'architecture considérée sous le rapport de l'Art, des mœurs et de la législation*, Paris, 1847.
- Kant, E., *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Ladrangue, 1848, Paris, Ellipses, 2013.
- Viollet-le-Duc, *L'architecture raisonnée, Extraits du Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, 1854-1868, Paris, Hermann, 1990.
- Viollet-le-Duc, E., *Histoire d'une maison*, Paris, Hetzel, 1873, Gollion, Infolio, 2008.
- Fréart de Chantelou, P., *Journal de voyage du cavalier Bernin en France*, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1885, Paris, Macula, 2001.

- Wölfflin, H., *Renaissance et baroque* [1888], Marseille, Parenthèses, 2017.
- Guadet, J., *Éléments et théorie de l'architecture*, Paris, Librairie de la construction moderne, 1894-1915.
- Morris, W., *Nouvelles de nulle part*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition [1902], Paris, L'Altiplano, 2009.
- Simmel, G., « Metropolis and Mental Life », 1903, in Hatt, P. K. et Reiss, A. J., *Cities and Society, The Revised Reader in Urban Sociology*, Glencoe, The Free Press, 1957.
- Ruskin, J., *Les Sept lampes de l'architecture* [1916], Paris, M. Houdiard, 2011.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale* [1916], Paris, Éditions Payot et Rivages, 2016.
- Le Corbusier, *Vers une architecture* [1923], Paris, Flammarion, 1995.
- Cassirer, E., *La philosophie des formes symboliques, 1923-1929*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972.
- Le Corbusier, *Urbanisme* [1924], Paris, Flammarion, 2011.
- Le Corbusier, *L'art décoratif d'aujourd'hui* [1925], Paris, Flammarion, 1996.
- Kracauer, S., *Les employés : aperçus de l'Allemagne nouvelle* [1929], Paris, Avinus, 2000.
- Le Corbusier, *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme* [1930], Paris, Altamira, 1994.
- Leiris, M., *L'Afrique fantôme* [1934], Paris, Gallimard, 2014.
- Granet, M., *La pensée chinoise* [1934], Paris, Albin Michel, 1999.
- Le Corbusier, *Le Corbusier et Pierre Jeanneret, Œuvre complète, 1929-1934*, Zurich, Éditions d'Architecture, 1935.
- Le Corbusier, *Le Corbusier et Pierre Jeanneret, Œuvre complète, 1910-1929*, Zurich, Éditions Girsberger, 1937.
- Wirth, L., « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, Vol. 44, n° 1, 1938, p. 1-24 ; « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Grafmeyer, Y., Joseph, I., *L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1984.
- Giedion, S., *Espace, temps, architecture, La naissance d'une nouvelle tradition* [1941], Paris, Denoël, 1990.
- Guilloux, L., *Le Pain des rêves* [1942], Paris, Gallimard, 1974.
- Le Corbusier, *La Charte d'Athènes* [1943], Paris, Seuil « Points », 2016.
- Bioy Casares, A., *Plan d'évasion* [1945], Paris, Robert Laffont, 2001.
- Adorno, T. W., Horkheimer, M., *La Dialectique de la Raison, fragments philosophiques* [1947], Paris, Gallimard, 1974.
- Zevi, B., *Apprendre à voir l'architecture* [1948], Paris, Éditions de Minuit, 1959.
- Gurvitch, G., *Introduction à la sociologie de la connaissance*, Paris, C.D.U., multig, 1948.
- Hegel, G. W. F., *Science de la logique* [1949], Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2015.
- George, P., « Réflexions sur la géographie humaine, À propos du livre de M^r Le Lannou », in *Annales de Géographie*, vol. 59, n° 315, 1950, p. 214-218.
- Gurvitch, G., *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.

- Chastel, A., *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent Le Magnifique, Études sur la Renaissance et l'humanisme platonicien*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.
- Francastel, P., *Peinture et société, Naissance et destruction d'un espace plastique, de la Renaissance au cubisme* [1951], Paris, Denoël, 1994.
- Francastel, P., *Peinture et société, Naissance et destruction d'un espace plastique, de la Renaissance au cubisme* [1951], Paris, Denoël, 1994.
- Argan, G. C., *Brunelleschi*, Milan, Mondadori, 1955, Paris, Macula, 1981.
- Goldmann, L., *Le Dieu caché, étude sur la vision tragique dans les « Pensées » de Pascal et dans le théâtre de Racine* [1955], Paris, Gallimard, 1976.
- Gurvitch, G., *Déterminismes sociaux et liberté humaine, Vers l'étude sociologique des cheminements de la liberté*, Paris, Presses universitaires de France, 1955.
- Lévi-Strauss, Cl., *Tristes tropiques* [1955], Paris, Plon, 1993.
- Rogers, E. N., « Polemica per una polemica », in *Casabella*, Milan, n° 201, mai-juin 1955.
- Granet, M., *La civilisation chinoise* [1956], Paris, Albin Michel, 1994.
- Barthes, R., *Mythologies* [1957], Paris, Seuil 2007.
- Condominas, G., *Nous avons mangé la forêt* [1957], Paris, Mercure de France, 2003.
- Le Corbusier, *La Charte d'Athènes des Ciam*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.
- Bachelard, G., *La poétique de l'espace* [1957], Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- Tapié, V. L., *Baroque et classicisme* [1957], Paris, Hachette, «Le livre de poche», 1999.
- Gurvitch, G., *Traité de sociologie* [1958], Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- Lefebvre, H., *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'Arche, 1958.
- Lévi-Strauss, Cl., *Anthropologie structurale* [1958], Paris, Pocket, 2003.
- Gimpel, J., *Les bâtisseurs de cathédrales* [1958], Paris, Seuil, 1980.
- Cantimori, D., *Studi di Storia*, Turin, Einaudi, 1959.
- Elwin, V., *Maisons des jeunes chez les Muria* [1959], Paris, Gallimard, 1978.
- Souriau, J.-M., *Calcul linéaire, méthodes mathématiques de la physique*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.
- Samonà, G., *L'urbanistica e l'avvenire della città negli Stati europei* [1959], Bari, Laterza, 1978.
- Bloch, E., *Le Principe espérance [Das Prinzip Hoffnung, 1954-1959]*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1976, 1982, 1991.
- Zevi, B., *Architettura in nuce*, Venise, Rome, Istituto per la collaborazione culturale, 1960.
- Zevi, B., *Apprendre à voir la ville, Ferrare la première ville moderne d'Europe* [1960], Marseille, Parenthèses, 2011.
- Benevolo, L., *Histoire de l'architecture moderne* [1960], Paris, Dunod, 1998.
- Luzzatto, G., *Storia economica di Venezia dall' XI al XVI secolo*, Venise, Centro internazionale delle arti del costume, 1961.
- Chombart de Lauwe, P.-H., « Sciences humaines, planification et urbanisme », in *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, XVI-4, juillet-août 1961, Paris, Armand Colin, 1961.
- Lebeuf, J.-P., *L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun septentrional, technologie, sociologie, mythologie, symbolisme*, Paris, Hachette, 1961.

- George, P., *Précis de géographie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.
- Cohen, B., *Les origines de la physique moderne, de Copernic à Newton*, Paris, Payot, 1962.
- Lefebvre, H., *Critique de la vie quotidienne*, tome 2, Paris, l'Arche, 1962.
- Adorno, T. W., *Introduction à la sociologie de la musique, douze conférences théoriques* [1962], Genève, Contrechamps, 1994.
- Loewy, R., « Image et Prestige », *Entreprise*, 20 avril 1963.
- Alexander, C., *De la synthèse de la forme, essai* [1964], Paris, Dunod, 1971.
- Archer Bruce, L., « Systematic Method for Designers », *Design*, avril 1963-août 1964.
- Baratto, M. *Tre saggi sul teatro, Ruzante, Aretino, Goldoni*, Venise, Neri Pozza, 1964.
- Bourdieu, P., Passeron, J.-C., *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.
- Granai, G., Idiart, P., *Aspects sociaux des problèmes de l'habitat collectif urbain, Conclusions d'une enquête auprès des habitants de trois grands ensembles marseillais*, Aix-en-Provence, Laboratoire des sciences sociales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix, multig., 1964.
- Halbwachs, M., *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1964.
- Pye, D., *The Nature of Design*, New York, Reinhold, 1964.
- Zanazzo, G. B., « Bravi e Signorotti in Vicenza e nel Vicentino nei secoli XVI e XVII in *Odeo Olimpico*, 5, 1964, p. 97-138.
- Choay, F., *L'urbanisme utopies et réalités, une anthologie* [1965], Paris, Seuil, «Points», 2014.
- Vernant, J.-P., *Mythe et pensée chez les Grecs, Études de psychologie historique* [1965], Paris, La Découverte, 1998.
- Calame-Griaule, G., *Ethnologie et langage, La parole chez les Dogon* [1965], Limoges, Lambert-Lucas, 2009.
- Labasse, J., *L'Organisation de l'espace, éléments de géographie volontaire*, Paris, Hermann, 1966.
- Gregory, S. A., *The design method*, Londres, Butterworths, 1966.
- Guerrand, R. H., *Les origines du logement social en France* [1966], Paris, Éditions de la Villette, 2010.
- Haumont, N., *Les Pavillonnaires, étude psychosociologique d'un mode d'habitat* [1966], Paris, l'Harmattan, 2001.
- Touraine, A., Cleuziou N., Lentin, F., *Une société petite-bourgeoise : le HLM*, Paris, Centre de Recherche d'Urbanisme, 1966.
- Venturi, R., *De l'ambiguïté en architecture* [1966], Paris, Dunod, 1996.
- Portoghesi, P., *Roma barocca, Storia di una civiltà architettonica*, Roma, C. Bestetti, 1966.
- Coing, H., *Rénovation urbaine et changement social, l'îlot n°4 (Paris 13^e)*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966.
- Raymond, R., Haumont, N. (et al.), *L'habitat pavillonnaire* [1966], Paris, l'Harmattan, 2001.
- Bayon, D., *L'architecture en Castille au XVI^e siècle, commande et réalisations*, Paris, Éditions Klincksieck, 1967.
- Gans, H. J., *The Levittowners, ways of life and politics in a new suburban community*, New York, Vintage Books, 1967.

- Kopp, A., *Ville et révolution, Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt*, Paris, Anthropos, 1967.
- Panofsky, E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.
- Portoghesi, P., *Borromini, architecture, langage* [1967], Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1969.
- Sperber, D., « Edmund Leach et les anthropologues », *Cahiers internationaux de sociologie*, XLIII, 1967, p. 123-142.
- Aillaud, E., « Tribune libre, Qu'est-ce qu'une ville ? », suivi d'une « Description d'une ville : la Grande-Borne à Grigny », *Cahiers de l'IAURP*, vol. 12-13, décembre 1968.
- Fredet, J., « Méthodologie du design », communication au séminaire d'Oliva, multig., 1968.
- Haumont, N., « Habitat et modèles culturels », *Revue française de sociologie*, vol. 9, n° 2, 1968, p. 180-190.
- Kasmar, J., Mauritzen, J., Griffin, W., « Effects of Environmental Surrounding on out Patients. Mood and Perception of Psychiatrist », Chicago, Journal of Consulting and Clinical Psychology, 1968.
- Lefebvre, H., *Le droit à la ville* [1968], Paris, Economica-Anthropos, 2009.
- Lefebvre, H., *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.
- Prak, N. L., *The Language of Architecture, a contribution to architectural theory*, Paris/La Haye, Mouton, 1968.
- Raymond, H., *Une méthode de dépouillement et d'analyse de contenus appliquée aux entretiens non directifs*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1968.
- Sperber, D., « Structuralisme et anthropologie », in *Qu'est-ce que le Structuralisme ?* Paris, Seuil, 1968.
- Tafuri, M., *Théories et histoire de l'architecture* [1968], Paris, Éditions SADG, 1976.
- Eco, U., *La structure absente, Introduction à la recherche sémiotique* [1968], Paris, Mercure de France, 1972.
- Evans-Pritchard, E. E., *Les Nuer, Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote* [1969], Paris, Gallimard, 1994.
- Boudon, Ph., *Pessac de Le Corbusier* [1969], Paris, Dunod, 1985.
- Qu'est-ce que le Design ?* Centre de Création Industrielle (exposition au Musée des arts décoratifs, Paris, 24 octobre 1969 au 15 janvier 1970), catalogue non paginé, 1969.
- Damette, F., *Le territoire français, son aménagement*, Paris, Éditions Sociales, 1969.
- Gregotti, V., *Orientamenti nuovi nell'architettura italiana*, Milan, Electa, 1969.
- Meynier, A., *Histoire de la pensée géographique en France, 1872-1969*, Paris, Presses universitaires de France, 1969.
- Moulin, R., « Avons-nous encore besoin d'architectes ? », *Esprit*, n° spécial *L'Architecte, l'Urbanisme et la Société*, octobre 1969.
- Segaud, M., *Mythe et idéologie de l'espace chez Le Corbusier*, thèse, sous la dir. de Henri Lefebvre, multig., 1969.
- Tafuri, M., « "Architettura artificialis" Claude Perrault, Sir Christopher Wren e il dibattito sul linguaggio architettonico », *Barocco europeo, barocco italiano, barocco salentino*, Lecca, L'Orsa maggiore, 1969.
- Touraine, A., *La société post-industrielle*, Paris, Denoël, 1969.
- Tafuri, M., *Architecture et humanisme : de la Renaissance aux réformes* [1969], Paris, Dunod, 1981.

- Hauser, A., *Le teorie dell'arte* [1969], Turin Einaudi, 2001.
- Bauhain, C., Haumont, N., Segaud, M., Raymond, H., *Espace urbain et image de la ville*, Paris, ISU, multig., 1970.
- Chamboredon, J. C., Lemaire, M., « Proximité spatiale et distance sociale, Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue Française de Sociologie*, vol. XI, n° 1, 1970, p. 3-33.
- Depaule, J.-Ch., Bourg, L., Pincemaille, P., *Pessac*, Paris, Centre de recherche, d'architecture, de construction (RAUC), multig., 1970.
- Fathy, H., *Construire avec le peuple, histoire d'un village d'Égypte* [1970], Arles, Actes Sud/Sindbad, 1996.
- Jaulin, R., *La paix blanche, introduction à l'ethnocide*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- Lefebvre, H., *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.
- Piaget, J., *L'épistémologie génétique* [1970], Paris, Presses universitaires de France, 2011.
- Tafuri, M., *Le Corbusier*, cours à l'Institut d'histoire de l'architecture, Venise, multig., 1970.
- Lefebvre, H., *Le manifeste différentialiste*, Paris, Gallimard, 1970.
- Rossi, A. (dir.) *L'Analisi urbana e la progettazione architettonica*, Milan, Clup, 1970.
- Bauhain, C., *Espace urbain et image de la ville*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1970.
- Maldonado, T., *Environnement et idéologie, vers une idéologie critique* [1970], Paris, Union générale d'Éditions, 1972.
- Mounin, G., *Introduction à la sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- Adorno, T. W., *Théorie esthétique* [1970], Paris, Klincksieck, 2011.
- Destray, J., *La vie d'une famille ouvrière, autobiographies*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.
- Devillers, C., *Trois maisons de Victor Horta*, Paris, mémoire de diplôme, Paris, multig., 1971.
- Dorfles, G., *Senso e insensatezza nell'arte d'oggi*, Rome, Ellegi Edizioni, 1971.
- Druenne, D., *Approche architecturale de l'espace vrai, Contribution à l'étude de l'espace architectural*, mémoire de diplôme, Paris, UP8, multig., 1971.
- Haumont, A., Haumont, N., Raymond, H., *La Copropriété*, Paris, CRU, 1971.
- Leys, S., *Les habits neufs du président Mao, Chronique de la Révolution culturelle* [1971], in *Essais sur la Chine*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins » 1998.
- Moles, A., Rohmer, E., *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1972.
- Malisz, B., *La formation des systèmes d'habitat, esquisse de la théorie des seuils*, Paris, Dunod, 1972.
- Bourdieu, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique* [1972], Paris, Éditions du Seuil, collection « Points », 2015.
- Castells, M., *La question urbaine*, Paris, Maspero, 1972.
- Choay, F., *Le sens de la ville*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Gassiot-Talabot, G., Devy, A., *La Grande Borne à Grigny : ville d'Émile Aillaud*, Paris, Hachette, 1972.
- Gottoly, J., *La rue des Martyrs*, mémoire de sociologie urbaine, Paris X, multig., 1972.
- Guillerme, J., *L'espace architectural*, Nancy, multig., 1972.

- Haumont, N., Raymond, H., *Habitat et pratique de l'espace, Étude des relations entre l'intérieur et l'extérieur du logement*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1972.
- Hublin, A., *Une méthode de localisation des équipements en tissu urbain*, thèse, Strasbourg, multig., 1972.
- Samonà, G., « Autonomie e didattica della progettazione architettonica », *Controspazio*, mai-juin 1972.
- Wolf, L., *Idéologie et production, le design*, Paris, Anthropos, 1972.
- Segaud, M., « Anthropologie de l'espace, catalogue ou projet ? », in *Espaces et Sociétés*, Paris, n° 9, 1972, p. 29-38.
- Rykwert, J., *La Maison d'Adam au paradis* [1972], Paris, Éditions du Seuil, 1976.
- Damisch, H., *Théorie du nuage, pour une histoire de la peinture*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Canella, G., « Ingegneri create nuove forme », *Controspazio*, IV, n° 5-6, mai-juin 1972.
- Kojève, A., *Kant*, Paris, Gallimard, 1973.
- Cossalter, C., *D'un espace à l'autre*, thèse 3^e cycle, Paris X, multig., 1973.
- Godelier, M., *Horizon, trajets marxistes en anthropologie* [1973], Paris, Maspero, 1977.
- Haumont, A. (et al.), *L'espace du travail dans la ville*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1973.
- Portoghesi, P., *Roma Barocca*, Bari, Laterza, 1973.
- Puppi, L., *Andrea Palladio*, Milano, Electa, 1973.
- Puppi, L., *Scritti vicentini d'architettura del secolo XVI*, Vicenza, Academia Olimpica, 1973.
- Salerno, L., Spezzaferro, L., Tafuri, M., *Via Giulia, una utopia urbanistica del 500*, Rome, Aristide Staderini, 1973.
- Tafuri, M. (et al.), « La Montagna disincantata », in *La città americana dalla guerra civile al « New Deal »*, Bari, Laterza, 1973.
- Tafuri, M., *Projet et utopie, de l'avant-garde à la métropole* [1973], Paris, Dunod, 1979.
- Zevi, B., *Le langage moderne de l'architecture* [1973], Marseille, Parenthèses, 2016.
- Boudon, R., *L'inégalité des chances* [1973], Paris, Hachette, « Pluriel », 2011.
- Topalov, Ch., *Les promoteurs immobiliers, contribution à l'analyse de la production capitaliste du logement en France*, Paris/La Haye, Mouton, 1974.
- Burlen, K., *Pratique idéologique et discours des architectes : de l'image à la parole*, thèse de 3^e cycle, Paris X, multig., 1974.
- Caroux-Destray, J., *Un couple ouvrier traditionnel*, Paris, Anthropos, 1974.
- Depaule, J.-Ch., Wassef, P., « Une méthode d'analyse de l'espace », *AMC*, n° 33, mars 1974, p. 99-106.
- Devillers, C., « Typologie de l'habitat et morphologie urbaine », *Architecture d'aujourd'hui*, n° 174, juillet-août 1974, p. 18-23.
- Godard, F., « Intervention de l'état et stratégie des grandes entreprises », *Politiques urbaines et planification des villes*, Colloque de Dieppe, 8-9-10 avril 1974.
- Guattari, M., « Communication introductive », *Politiques urbaines et planification des villes*, Colloque de Dieppe, 8-9-10 avril 1974.
- Ion, J., « Les équipements socio-culturels et la ville », *Politiques urbaines et planification des villes*, Colloque de Dieppe, 8-9-10 avril 1974.

- Nizard, M., « Gestion communale et urbanisme », *Politiques urbaines et planification des villes*, Colloque de Dieppe, 8-9-10 avril 1974.
- Lefebvre, H., *La production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos / Economica, 2000.
- Le Goff, J., « Les mentalités, une histoire ambiguë » [1974], in Le Goff, J., Nora, P. (dir.), *Faire de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 2011.
- Marin, M., *Les Idéologues*, thèse de 3^e cycle, Paris x, multig., 1974.
- « Le schéma du secteur Seine Sud-Est », *Paris, Projet*, n° 12, juillet 1974.
- Raymond, H., *La gare dans le mode de vie et l'espace suburbain*, Paris, Institut de sociologie urbaine, multig., 1974.
- Robin, M., « Observations sur l'intervention de M. Ménard », *Politiques urbaines et planification des villes*, Colloque de Dieppe, 8-9-10 avril 1974.
- Schnaidt, C., « Politique technique et qualité du logement », 1974, in *Autrements dit, Écrits 1950-2001*, Gollion, Infolio, 2004.
- Boudon, Ph., *Architecture et architecturologie, recherche sur les concepts utilisés par les architectes dans leurs écrits théoriques*, Paris, Area, 1975.
- Humphrey, N. K., « Une esthétique naturelle », in Actes du colloque *L'Esthétique appliquée à la création du paysage urbain*, Arc et Senans, 1975.
- Dard, Ph., Gotman, A., Villers, H., *Les habitants paysagistes et leurs réalisations*, Paris, DGRST / LASSAU, 1975.
- Chaunu, P., *Le temps des réformes* [1975], Paris, Hachette, « Pluriel », 1997.
- Clément, P., Charpentier, S., *L'habitat Lao dans les régions de Vientiane et de Louang Prabang*, thèse de 3^e cycle, Paris, V, multig., 1975.
- Desroche, H., *La société festive : du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.
- Ferrand, D., *La résidence secondaire*, Grenoble, IEP, 1975.
- Grumbach, A., « Le pur et l'impur », *AMC*, n° 37, novembre 1975, p. 47-78.
- Kopp, A., *Changer la vie, changer la ville, de la vie nouvelle aux problèmes urbains, URSS, 1917-1932*, Paris, Union générale d'éditions, 1975.
- Mandelbrot, B., *Les objets fractals, forme, hasard et dimension* [1975], Paris, Flammarion, 2010.
- Kopp, A., *Introduction in Trotsky, L., Les questions du mode de vie : l'époque du militantisme culturel et de ses tâches* [1976], Paris, Éditions de la Passion, 2000.
- Fachard, S., Faux, M., *L'art et la Ville, Interventions des artistes dans les villes nouvelles*, Paris, Groupe central des villes nouvelles, 1976.
- Canale, C. G., *Noto, la Struttura continua della città tardo-barocca, il potere di una società urbana nel settecento*, Palerme, Flaccovio, 1976.
- Caroll, L., Parisot, H., *Lettres adressées à Alice et à quelques autres*, Paris, Flammarion, 1976.
- Germe, P., Soulier, N., *Géométrie – régularité – répétition*, mémoire de diplôme, Paris, UP8, multig., 1976.
- Guillerme, J., *Le théâtre de la figuration*, in Boudon, Ph., Guillerme, J., Tabouret, R., *Figuration graphique en architecture*, rapport DGRST, Area, 1976.
- Lassus, B., *Une poétique du paysage : le démesurable*, Paris, B. Lassus, 1976.
- Marrone, G., *L'economia siciliana e le finanze spagnole nel Seicento*, Castalnissetta, Salvatore Sciascia, 1976.
- Duclos, D., « De la notion de modèle culturel aux concepts de la pratique de la vie quotidienne », *La Pensée*, n° 189, octobre 1976.

- Ledrut, R., *L'espace en question ou le nouveau monde urbain*, Paris, Anthropos, 1977.
- Bourdieu, P., « Sur le pouvoir symbolique », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 32, n° 3, 1977, p. 405-411.
- Butler, R., Noisette, P., *De la cité ouvrière au grand ensemble, la politique capitaliste du logement social, 1815-1915*, Paris, Maspero, 1977.
- Gödel, F., « Gödel's Proof », in *Scientific American*, juin 1977, New York, 1977.
- Quaroni, L., *Progettare un edificio, otto lezioni di architettura*, Milan, Mazzotta, 1977.
- Siestrunk, R., *Contrôle militaire et organisation de l'espace*, thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, multig., 1977.
- Ziss, A., *Éléments d'esthétique marxiste*, Moscou, Éditions du Progrès, 1977.
- Zunz, O., « Detroit en 1880 : espace et ségrégation », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 32, n° 1, 1977, p. 106-136.
- Castex, J., Depaule, J.-Ch., Panerai, P., *De l'ilot à la barre* [1977], Marseille, Parenthèses, 1997.
- Kubelik, M., *Die Villa im Veneto, Zur typologischen Entwicklung im Quattrocento*, Munich, Süddeutscher Verlag, 1977.
- Cloucard, M., *Le frivole et le sérieux, vers un nouveau progressisme*, Paris, Hallier, 1978, Paris, Éditions Delga, 2010.
- Raymond, H., *Espace urbain, espace urbanistique*, Paris, ISU, multig., 1978.
- Argan, G.-C., *Walter Gropius et le Bauhaus* [1979], Marseille, Parenthèses, 2016.
- Verpraet, G., *Esquisse d'une catastrophe urbanistique : La Défense*, thèse de 3^e cycle, Paris x, multig., 1979.
- Segaud, M., *Code et esthétique populaire en architecture*, Paris, IERAU, 1981.
- Grimaud, V., *New Delhi : pratiques et significations de l'habitat indien moderne*, thèse de 3^e cycle, Paris x, multig., 1982.
- Laufer, R., Paradeise, C., *Le Prince bureaucrate, Machiavel au pays du marketing*, Paris, Flammarion, 1982.
- Paul-Lévy, F., Segaud, M., *Anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1983.
- Tripier, P., *Approche sociologique du marché du travail*, thèse d'État, Paris VII, multig., 1984.
- Nagel, E., Scherrer, J.-B., *Le Théorème de Gödel* [1989], Paris, Éditions du Seuil, 1997.

Index

- ADORNO Theodor W. : 70, 110, 168, 217.
 AGULHON Maurice : 95.
 AILLAUD Émile : 170, 176, 180, 182-183, 185, 191, 195, 211-212.
 ALBERTI Leon Battista : 36, 51, 66, 73, 81, 90, 222, 232.
 Alès : 133.
 Alger : 38, 40.
 Ardèche : 135.
 ARGAN Giulio Carlo : 20, 85, 106-107, 119-120, 131.
 ARISTAGORAS : 29.
 ARRETICHE Louis : 17, 19.
 Athis-Mons : 61.
 Avola : 97.
 BACHELARD Gaston : 7-8.
 BARBARO Daniel : 89, 100.
 BARBARO Marcantonio : 89, 100.
 BARTHES Roland : 8-9, 11, 14, 75, 205, 213.
 BATTISTA Leon : 36, 51, 73.
 BAYON Damien : 77.
 BEAUVOIR Simone de : 213.
 Beistegui (maison) : 48.
 Belpasso : 102.
 BENEVOLO Leonardo : 107, 131.
 BERGSON Henri : 128, 152.
 Berlin : 120.
 BERNIN (Le) : 66, 69, 147.
 BERTOTTI SCAMOZZI Ottavio : 87.
 Bomarzo : 167, 209.
 BIOY CASARES Adolfo : 212.
 BORROMÉE Saint Charles : 69, 77.
 BORROMINI Francesco : 66, 69, 75, 147, 223.
 BOUDON Philippe : 7, 22, 36, 81, 234.
 BOURDIEU Pierre : 7, 125, 129, 144, 152.
 BOUTROUX Émile : 213.
 BRAMANTE : 223.
 BRAMS Lucien : 236.
 Brasilia : 43.
 BRAUDEL Fernand : 85.
 BROADBENT Donald Eric : 121.
 BRUNELLESCHI Filippo : 36, 85, 222.
 Buenos Aires : 38.
 BUREAU René : 14.
 Butera : 32, 99-101.
 BUTLER Rémy : 53.
 Caen : 46-47, 171.
 CAMASTRA (duc de) : 102.
 CANDILIS Georges : 148.
 CANELLA Guido : 121.
 CANGUILHEM Georges : 7.
 CAROLL Lewis : 148.
 CASSIRER Ernst : 34-35.
 Catane : 60, 95, 98.
 CERASI Maurice : 233.
 Chandigarh : 45, 48, 81.
 CHASTEL André : 63, 65.
 Châteauroux : 43.
 CHEVAL Ferdinand : 153.
 CHOAY Françoise : 125, 158-159.
 CHOMBART DE LAUWE Paul-Henry : 188.
 CHOSTAKOVITCH Dmitri : 174.
 CLAUDIUS-PETIT Eugène : 37.
 CLÉMENT Pierre : 53, 55.
 CLÉOMÈNE I^{ER} : 29.
 CLOUSCARD Michel : 14, 146, 194.
 COLBERT Jean-Baptiste : 66.
 CONDOMINAS Georges : 55, 144.
 Cook (maison) : 34.
 CORNARO Alvise : 89-90, 94.
 CORRÈGE (Le) : 30.
 COSSALTER Chantal : 134.
 COURBET Gustave : 89.
 Créteil : 182, 195.
 Cricoli : 67.
 DAMETTE Félix : 133.
 DAMISCH Hubert : 30.
 DAUTRY Raoul : 37.

DE L'ORME Philibert : 23, 48, 63, 1, 174.
 DEPAULE Jean-Charles : 166.
 DESCARTES René : 31, 116.
 Dessau : 120.
 DESTUTT DE TRACY Antoine : 58.
 DEVILLERS Christian : 52, 68, 78, 181.
 DEZÈS Marie-Geneviève : 11.
 DORFLES Gillo : 108.
 DUCLOS Denis : 61.
 Dunkerque : 135.
 DURAND Jean-Nicolas-Louis : 177.
 DURKHEIM Émile : 128.
 Eco Umberto : 70.
 ELIA Manieri : 41.
 ELWIN Verrier : 54.
 Emo (villa) : 88-89, 95.
 ÉRASME : 91.
 Escorial : 77.
 EUPALINOS DE MÉGARE : 223.
 EVANS-PRITCHARD Edward Evan : 55, 129, 218.
 Évry : 181.
 FATHY Hassan : 54.
 Ferrare : 106.
 FEUERBACH Ludwig : 235.
 FICIN Marsile : 65.
 FILARETE (Le) : 64, 66, 71.
 Firminy : 43.
 Florence : 48.
 Fos-sur-Mer : 133, 135, 139-140.
 FOUCAULT Michel : 7.
 FRANCASTEL Pierre : 23, 32-35, 37, 43, 85, 105, 131.
 GAÉTAN DE THIENE : 77.
 GALILÉE : 127.
 GANS Herbert J. : 110, 188.
 GAUDI Antoni : 68.
 GEORGE Pierre : 14, 132-133, 141.
 GIEDION Sigfried : 107-108.
 GIORDANO Monte : 66.
 GIORGIO Gian : 63, 67.
 GÖDEL Kurt : 127.
 GOLDMANN Lucien : 90, 104, 147.
 Grammichele : 32, 97, 99-101.
 Grande Borne : 175, 185, 187, 190-192, 195, 200-201, 204-206, 209-211, 214, 217.
 GRANET Marcel : 56-57, 129.
 GREGOTTI Vittorio : 121-123.
 GRIMAUD Vincent : 14, 222.
 GROPIUS Walter : 45, 107, 119-121, 148.
 GRUMBACH Antoine : 108.
 GUADET Julien : 64, 165.
 GUERRAND Roger-Henri : 7.
 GUILLERME Jacques : 30-32, 131.
 GUILLOUX Louis : 215-216.
 GURVITCH Georges : 85-86, 95, 126, 128-130, 145-146, 152.

HASKELL Francis : 68.
 HAUMONT Antoine : 11.
 HAUSER Arnold : 85.
 HEGEL Georg Wilhelm Friedrich : 22-23, 125, 223, 235.
 HERCULE I^{ER} D'ESTE : 106.
 HILBERSEIMER Ludwig : 233.
 HIPPODAMOS DE MILET : 82.
 HORKHEIMER Max : 110.
 HORN Klaus : 234.
 HORTA Victor : 68, 181.
 HUET Bernard : 7, 12, 14, 65, 69.
 IONESCO Eugène : 220.
 ITALIA Angelo : 224.
 JACOB Max : 18-19, 220.
 JAMES William : 212.
 JANKÉLÉVITCH Vladimir : 213.
 JAULIN Robert : 55, 128.
 JOHNSON Philip : 53.
 JONES Inigo : 223.
 KANT Emmanuel : 32-32, 59, 70.
 KEYNES John Maynard : 234.
 KOPP Anatole : 117-118, 235.
 La Roche (villa) : 48.
 LABASSE Jean : 132-133, 139.
 Las Vegas : 65.
 LAUGIER Marc-Antoine : 211-212.
 LE CORBUSIER : 34, 37-49, 51, 60, 71, 81-83, 107, 109, 119-120, 122, 142-143, 148, 162, 174-176, 198-199, 216.
 LE ROY LADURIE Emmanuel : 14.
 LEACH Edmund : 125.
 LEBEUF Jean-Paul : 53-54.
 LEDOUX Claude-Nicolas : 177.
 LEDRUT Raymond : 29.
 LEFEBVRE Henri : 6, 8-9, 11, 14, 18, 22, 24, 78, 134-135, 137, 140, 142, 144-145, 148, 158, 161, 223, 235.
 LÉGER Fernand : 46.
 LÉNINE Vladimir Ilitch : 177.
 LÉONARD DE VINCI : 30-31, 33, 51.
 LÉVI-STRAUSS Claude : 8, 56, 125, 128, 157.
 Levittown : 110.
 LEYS Simon : 118.
 Lisbonne : 60.
 LOOS Adolf : 162.
 Louksor : 54.
 LUKÁCS Georg : 104.
 LULLE Raymond : 113-114.
 LUNING Niels : 53.
 MADERNA Carlo : 69.
 MALDONADO Tomas : 108, 122.
 MALISZ Boleslaw : 116-117, 119-120, 231.
 MALRAUX André : 72.
 MANDELBROT Benoît : 137.
 MANIERI ELIA Mario : 41.
 MARCO Geneviève : 43.
 MARIE-ANTOINETTE : 212.

Marseille : 47, 112, 140, 158, 166, 175.
 MARTINI Francesco di Giorgio : 63.
 MAZZOLENI Donatella : 180.
 MEAD Margaret : 128.
 MÉDICIS Laurent de : 88, 94, 105.
 Messine : 60.
 Meyer (villa) : 34, 48.
 MEYER Hannes : 233.
 MICHEL ANGE : 88, 94.
 MIES VAN DER ROHE Ludwig : 183.
 MILIZIA Francesco : 81.
 Modica : 98.
 Mont-Mesly : 185, 187, 192, 197, 200.
 Montargis : 6.
 Montereau : 159.
 MORRIS William : 41-42.
 MOULIN Raymonde : 71.
 Nanterre : 5, 7, 9, 12, 14, 135.
 Nantes-Rézé : 43.
 NEWTON Isaac : 31.
 NIEMEYER Oscar : 148.
 Nîmes : 46-47.
 NIZARD Lucien : 113.
 NOISETTE Patrice : 53.
 Noto : 95, 100.
 Occhiola : 32, 101.
 Palerme : 100.
 PALLADIO Andrea : 64-68, 71, 87-91, 93-94, 101, 223.
 PANOFKY Erwin : 125.
 Paris : 19, 38, 118, 120, 134, 137, 140, 187, 191, 206-207.
 Parme : 30.
 Parthénon : 81.
 PASCAL Blaise : 104.
 Pessac : 158, 166.
 PÉTAÏN Philippe : 40.
 PHILIPPE II (roi d'Espagne) : 75, 77.
 PIAGET Jean : 13, 129.
 PICASSO Pablo : 76, 211.
 PIRANÈSE (Le) : 167.
 PLATON : 168.
 Poiana (villa) : 95.
 POLEGGI Ennio : 85.
 PORTOGHESI Paolo : 66, 69, 233.
 PRAK Niels Luning : 53.
 QUARONI Ludovico : 107, 109, 122-123.
 QUATREMÈRE DE QUINCY Antoine
 Chrysostome : 51-52.
 QUERRIEN Max : 19.
 Raguse : 95, 98.
 RAPHAËL : 77.
 RÉMY Jean : 6.
 REPETA Mario : 89, 91.
 ROGERS Ernesto Nathan : 232.
 ROMANO Giulio : 87.
 Rome : 64, 66, 69, 73, 76-77, 131, 147, 192.

Ronchamp : 48, 112.
 ROSSETTI Biagio : 106.
 RUZANTE (Angelo Beolco) : 94.
 RYKWERT Joseph : 55, 78.
 Saint-Dié : 51, 107.
 SAMONÀ Giuseppe : 110, 122.
 SANSOVINO Jacopo : 223.
 SARRAUTE Nathalie : 220.
 SAUSSURE Ferdinand de : 64.
 Savoie (villa) : 46, 48.
 SCAMOZZI Bertotti : 87.
 SEGAUD Marion : 34, 216.
 Sicile : 32, 95-97, 105.
 SIESTRUNK René : 30-31.
 SIMMEL Georg : 186, 190.
 SITTE Camillo : 211.
 SIXTE QUINT : 131.
 SIZA Alvaro : 122.
 SOPHONISBE : 94.
 Sortino : 102.
 Sparte : 29.
 SPERBER Dan : 125.
 STEVENSON Robert Louis : 187.
 STROETZEL Jean : 11.
 Syracuse : 95.
 TAFURI Manfredo : 13, 20, 24, 34, 41, 45, 47-48, 82-83, 85, 105-106, 108, 131, 133, 148, 167, 174, 222, 234, 236.
 THIENE Gaétan de : 77.
 TOURAINE Alain : 137, 189.
 Tourette : 48.
 TRISSINO Gian Giorgio : 67.
 TROTSKY Léon : 117-118.
 VALÉRY Paul : 21, 36.
 VAN DE VELDE Henry : 232.
 Venise : 68, 89.
 VENTURI Robert : 65.
 VERNANT Jean-Pierre : 159.
 VÉRONÈSE Paul : 89.
 Vicenza : 88, 90-91.
 VIGNOLA : 75.
 VILLARD DE HONNECOURT : 73.
 VIOLLET-LE-DUC Eugène : 67, 174.
 VITRUVÉ : 19, 64, 74, 222.
 Vizzini : 98.
 WIRTH Louis : 186.
 WÖLFFLIN Heinrich : 40, 76-77.
 WOSNY Danièle : 14.
 WREN Christopher : 223.
 WRIGHT Frank Lloyd : 36, 76.
 ZEVI Bruno : 20, 22, 34-36, 71, 106, 164, 179.
 ZISS Avner : 63.
 ZUNZ Olivier : 133.

Table

<i>Préface</i>	
Henri Raymond ou l'espace d'une aventure <i>par Jean-Pierre Frey</i>	5
Avant-propos	17
<i>Première partie</i>	
Du vide au sens : trois outils de travail	27
<i>Outil 1</i>	
Voir : l'espace de représentation	29
<i>Outil 2</i>	
Écouter : type culturel et type architectural	51
<i>Outil 3</i>	
Entendre : commutation et transmutation	63
<i>Deuxième partie</i>	
Aventures et concept	79
Histoire et concept d'architecture	85
Concept et destin	107
L'espace et la raison	125
<i>Troisième partie</i>	
La parole sur l'habitat : existence, sens, légitimité	149
Idée de la méthode et conséquences	155
L'habitant face à l'architecture	161
L'image de la cité	185
Architecture et morale	213
Conclure...	221
Annexes	229
Note sur l'architecture et les sciences humaines	231
Bibliographie chronologique des ouvrages cités	239
Index	249